

LES AMIS DE LA POLOGNE

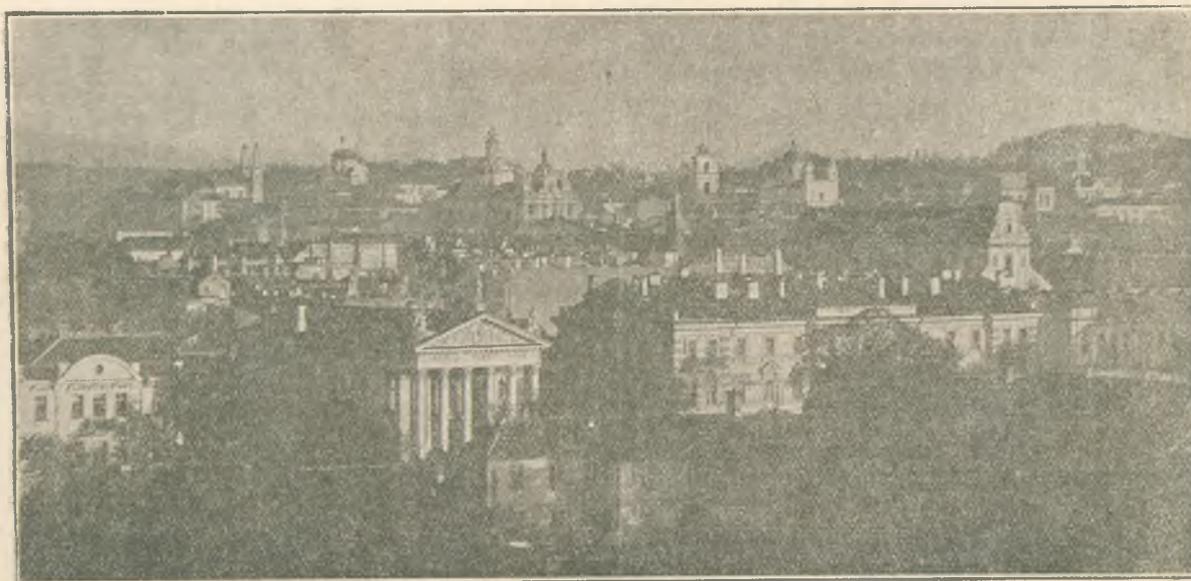
REVUE
MENSUELLE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (v^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : GOBELINS : 62-10

RÉDACTEUR EN CHEF
ROSA BAILLY

SOMMAIRE

La "Szopka" : M. S. — Après le coup de poing. — Les Voisins de la Pologne — Comment vivent 40.000 étudiants Polonais. — Le Polonais dans l'enseignement supérieur. — La Pologne dans le monde. — Sieroszewski : Rosa Bailly. — Histoire de Lélia W. Sieroszewski. — Les Ouvriers Polonais en France : deux rubriques. — Les pénibles débuts d'un prix Nobel : d'après Adam Grzymala-Siedlecki. — Sur le seuil du départ : Attilio Begey. — Ballade de Chopin : George Braun. — Hoene-Wronski : M. Strowska. — La Mer. — La vie économique. — A travers le front : Zawiszanka. Volontaire aux Légions de Pilsudski : Zawiszanka. — L'Action des Amis de la Pologne.



WILNO, vue générale



COU-TUMES POPULAIRES



LA « SZOPKA »

Deux jours après Noël, à partir de la Saint Stéphane, les routes de la Pologne, toutes blanches de neige, voient passer les jeunes garçons des villages, les écoliers et les étudiants qui vont de chaumière en chaumière et de maison en maison, transportant avec eux la « Szopka » (la crèche de Noël) et l'étoile du berger fixée au bout d'un bâton.

La « Szopka » est un délicieux et naïf petit théâtre de marionnettes. Elle a la forme d'un tryptique, différente en cela de nos crèches françaises qui ne possèdent généralement qu'un seul compartiment. En haut, sur le toit et sous le toit, des anges planent, les ailes étendues ; au centre sur un berceau de paille, l'Enfant Jésus est couché et dort, protégé par la Sainte Vierge et Saint Joseph. Les bergers arrivent en poussant leurs troupeaux. Ce sont des bergers polonais, Kuba, Bartek, Jontek ; ils causent entre eux, et toute la misère, la dureté de la vie paysanne se révèle dans leurs paroles naïves et sincères. Ils saluent pieusement l'Enfant Jésus ; ils parlent tout bas de peur de l'éveiller. Saint Joseph recommande à Kuba qui a une « voix de mouton » de ne pas chanter trop fort « parce que l'Enfant aurait peur » et la Sainte Vierge, elle aussi, leur dit à tous : « Chut ! chut ! chut ! allez tous vous coucher, n'éveillez pas mon petit bébé. Il dort déjà comme un petit poulet ! ».

Puis Hérode survient, dans le même costume que le roi de cœur des jeux de cartes ; son maréchal de la couronne le suit, un bouclier d'or au bras, mais la mort le suit pour lui couper la tête.

Le diable se présente à son tour. Il a « pour père un corbeau et pour mère une corneille ». Il emporte l'âme d'Hérode et celle de son maréchal, puis il revient chanter et danser de joie sur la scène :

« Ah ! savez-vous, mes braves gens, pourquoi je ris ?
C'est que maintenant il se passe de bonnes petites affaires

Pour moi sur la terre ! »

Des Cracoviens, des Montagnards, des Mazoviens, des seigneurs, des bourgeois, se pressent eux aussi pour adorer l'Enfant Jésus. Toutes les conditions et tous les états de la Pologne y sont représentés, si bien que la « Szopka » peut être considérée comme une transcription de la vie polonaise telle que se la représentait l'imagination populaire, et d'ailleurs, telle qu'elle était en réalité.

Nous trouvons même dans la « Szopka » un person-

nage assurément inattendu, le Juif polonais, avec sa chèvre et ses deux longues boucles sur chaque oreille.

Mais, très souvent, les jeunes gens qui transportent la « Szopka » représentent eux-mêmes ces sortes de « Mystères », d'ailleurs encore imprégnés de paganisme. Autrefois, en effet, dans les temps païens, les Slaves établis sur les territoires qui composent aujourd'hui la Pologne, possédaient un drame national, à la fois religieux et laïque. Peu à peu, sous l'influence du clergé, ce drame perdit la plus grande partie de ces caractères spécifiquement païens, et se transforma en prenant l'apparence des « Mystères » représentés au Moyen-Age dans toute l'Europe.

Mais certains personnages ont subsisté dans le drame chrétien, qui répondent aux plus anciennes croyances du peuple. Dans certains villages, les hommes se transforment en animaux ; dans d'autres villages, ce sont les animaux eux-mêmes qui apparaissent, et devinez ce qu'ils disent :

« Oh ! regardez le loup qui danse sur la montagne !...
Pourquoi est-elle si gaie, cette bête de nos forêts ?
On voit bien qu'elle n'est pas mariée pour tant
[s'amuser.]

Mais le loup s'est marié,
Il laisse pendre ses oreilles.
— Aou ! Aou ! Aou ! Qu'est-ce que j'ai fait ! »

Tous les personnages de la « Szopka » reparaissent dans cette représentation appelée « Jaselka », et avec eux Jean le paysan qui prend la défense des mœurs anciennes tandis que son fils, l'étudiant, prône la défense des religions nouvelles ; ; le curé, le chanteur, l'organiste, le maître d'école qu'on envoie à la guerre, les mendiants qui demandent l'aumône aux portes des églises, etc.

« Le vieux grand-père secoue sa barbe,
Il faisait si froid dans l'église ! »

Voici Marguerite qui voulait passer sa vie à danser avec les uhlands, et les paysans qui se disputent et se battent à coups de bâton ; mais ils ont vite fait de se réconcilier.

Et pendant toute la représentation les jeunes gens et les assistants chantent en chœur les « Kolendy », les cantiques de Noël.



LA VIE POLITIQUE ET DIPLOMATIQUE

APRÈS LE COUP DE POING

La prospérité de la Haute-Silésie est due aux Ingénieurs Polonais

Les ingénieurs polonais travaillant en Haute Silésie ont protesté contre les affirmations de M. Stresemann, faites à Lugano, lors de son premier discours, sur le rôle des ingénieurs allemands dans cette région.

« Au nom de 700 ingénieurs et techniciens polonais groupés dans les deux unions sous-signées, nous devons souligner que l'affirmation de M. Stresemann, comme quoi l'intense développement économique actuel de la Haute Silésie Polonaise serait dû uniquement au travail des ingénieurs allemands, ne répond pas à la réalité.

« La participation de l'élément polonais dans la direction des entreprises industrielles de Haute Silésie est affirmée par le chiffre sus-mentionné des ingénieurs polonais dans cette région ; cette participation, de plus, s'est répercutée sur l'activité de l'industrie dans toute une série de cas concrets. Nous pourrions le prouver par des données les plus détaillées.

« Nous citerons trois exemples dans lesquels le rôle de l'ingénieur et du technicien polonais, ressort dans tout son relief, depuis le premier moment de la réunion de la Haute Silésie à la Pologne.

1) L'usine de l'Etat pour la fabrication des produits nitriques fut abandonnée par la direction allemande au moment du rattachement de la Haute Silésie à la Pologne, dans l'espoir que la Pologne ne saurait administrer cette entreprise compliquée qui, en même temps, était une des plus grandes usines de ce genre sur le continent européen — Cette usine se trouve dans un état florissant.

« Sa production était, en 1921, de 74.318 tonnes, tandis qu'elle atteint, en 1928, 152.000 tonnes d'azotate, c'est-à-dire que, sous l'administration polonaise, elle a augmenté de plus du double. En outre, les ingénieurs polonais ont su grandement améliorer la fabrication, ce qui est prouvé par le fait que l'énergie électrique nécessaire pour l'unité de production a baissé au cours de la même période de 24 %, tandis que le rendement des fours à carbure de calcium a augmenté de 28 % et celui de l'ouvrier s'est accru du double et même du triple.

2) En ce qui concerne les progrès techniques obtenus dans l'industrie minière, leur mesure peut être donnée par le rendement du charbon obtenu par journée de travail. Dans les mines de l'Etat ce rendement était, en 1913, de 1.208 kilos par journée de travail de 10 heures, tandis qu'en 1927, il atteignit 1.662 kilos par journée de 8 heures, ce qui fait que le rendement de l'heure de travail a augmenté de 68 %. Nous devons ajouter que le rendement des mines de l'Etat Polonais dépasse de beaucoup le rendement moyen de toutes les autres mines de la Haute Silésie Polonaise. Ces chiffres ne peuvent pas être considérés comme accidentels, si l'on prend en considération que les mines de l'Etat

Polonais constituent l'entreprise minière la plus importante en Haute Silésie (leur production s'élève à 11 % de la production totale du charbon en Haute Silésie Polonaise) et leur supériorité technique se maintient sans changement depuis quatre ans.

3) Le plus important des domaines de l'activité des ingénieurs polonais en Haute Silésie, ce sont les chemins de fer de l'Etat qui sont un des réseaux ferroviaires européens sur lesquels le trafic est le plus intense et le plus compliqué. Malgré le retrait des ingénieurs allemands, les chemins de fer haut-silésiens transportent, à l'heure actuelle, non moins de marchandises qu'ils ne le firent au temps de l'administration allemande et ils fonctionnent parfaitement, ce qui est généralement connu. Il faut souligner que l'administration polonaise a une tâche infiniment plus difficile à remplir que celle de l'ancienne administration allemande, puisque les lignes ferroviaires de la partie polonaise de la Haute Silésie ont été coupées de leurs stations centrales de transbordement qui sont restées de l'autre côté de la nouvelle frontière.

« Ces trois exemples suffisent pour affirmer d'une façon péremptoire que les ingénieurs polonais en Haute Silésie sont entièrement à la hauteur de leur tâche et qu'ils ont su créer des valeurs nouvelles et réelles.

« Nous devons encore signaler que, malgré l'intensité infiniment plus grande du travail, le nombre d'accidents mortels dans les mines de charbon qui a été en 1913 de 0,91 par 100.000 tonnes de charbon extrait, est tombé en 1927 à 0,46, c'est-à-dire qu'il a diminué de moitié.

« Le travail de l'ingénieur polonais en Haute Silésie, contrairement à l'opinion de M. Stresemann, a produit un effet réel et des meilleurs, non seulement parce que cet ingénieur est suffisamment préparé au point de vue professionnel et parce que l'élément technique polonais est déjà en nombre suffisant, mais aussi parce que les ingénieurs polonais ne sont pas un élément étranger pour l'ouvrier silésien.

« Enfin, les milieux économiques allemands savent bien que la Pologne manquait à la Silésie lorsque celle-ci faisait encore partie du Reich, et la preuve en est que, dans les mémoires qu'ils déposaient pendant la guerre, ils demandaient l'annexion de l'ancien royaume de Pologne à l'Allemagne pour assurer à la Silésie sa base de développement économique.

Ont signé :

L'Union Polonaise des ingénieurs
et techniciens de la voïévodie de
Silésie.

L'Union des ingénieurs miniers et
métallurgistes polonais, Section
Silésienne.



L'ENSEIGNEMENT



Le Polonais dans l'Enseignement Supérieur

M. Antoine Martel, Maître de conférences à l'Université de Lille, et chargé du cours de polonais, nous communique des précisions sur le programme de la licence de polonais qui vient d'être établie par l'Université de Lille.

La création d'une licence d'enseignement pour le polonais a été, en effet, décidée par le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. Innovation précieuse, et qui influera heureusement sur l'avenir des études polonaises en France. Ceux qui s'y attacheront seront assurés de pouvoir atteindre à un diplôme dont la valeur sera reconnue par l'Etat.

La licence de polonais, comme les licences de langues étrangères déjà existantes (anglais, allemand, italien, espagnol, arabe, russe) comporte un certificat de français-latin, un certificat de philologie polonaise, un autre de littérature polonaise, un dernier enfin, dit d'études pratiques et qui comporte des interrogations sur l'histoire et la civilisation.

L'Université de Lille, comme l'an passé, a ouvert un cours public de langue polonaise qui a lieu le jeudi à 15 heures, afin de permettre au personnel enseignant de la région du Nord de pouvoir venir suivre les leçons. Un lecteur polonais seconde le professeur. Lille se trouve ainsi la première université de France où l'enseignement du polonais soit organisé. C'est bien naturel, étant donné la densité de la population polonaise dans la contrée.

PROGRAMME DE LA LICENCE DE POLONAIS

I. CERTIFICAT DE PHILOLOGIE

- Kazania Gnieznienskie* (K. Drzewiecki, Teksty do nauki języka staropolskiego, Warszawa (Gebethner), 1924, p. 25-39).
 L. GORNICKI, *Dworzanin polski I.* (Warszawa), (1919), p. 6-34.
 J. KOCHANOWSKI, *Treny* (Krakow. Biblioteka narodowa).
 W. POTOCKI, *Wiersze* (Krakow. Biblioteka narodowa).
 A. MICKIEWICZ, *Pan Tadeusz*, I-III.
 Z. KRASINSKI, *Przedswit*.
 St. WYSPIANSKI, *Wesele*.
 St. ZEROMSKI, *Duma o hetmanie*, 1.

II. CERTIFICAT DE LITTÉRATURE

- J. KOCHANOWSKI, *Odprawa poslow greckich*.
 I. KRASICKI, *Satyry i listy* (éd. Bernadcki, Warszawa-Gebethner).
 A. MICKIEWICZ, *Pan Tadeusz*.
 Z. KRASINSKI, *Przedswit*.
 J. SLOWACKI, *Anielli, Kordjan*.
 H. SIENKIEWICZ, *Ogniem i mieczem*.
 St. WYSPIANSKI, *Wesele*.
 B. PRUS, *Lalka*.

III. CERTIFICAT D'ETUDES PRATIQUES

- H. GRAPPIN, *Histoire de la Pologne* (Paris, Larousse).
 St. KUTRZEBA, *Historja ustroju Polski. Korona*.
 FISZER, *Lud Polski*, Lwow (Ossolineum).
 B. CHLEBOWSKI, *Literatura Polska, 1795-1915*, Lwow (Ossolineum).
 St. KOR, *Historja wychowania*.
 J. TOPASS, *L'art polonais*, Paris (Alcan).

Comment vivent 40.000 Etudiants Polonais

Le nombre des étudiants en Pologne s'élève à 40.000 environ, répartis en 12 établissements d'état d'enseignement supérieur et 4 établissements libres. Pendant la précédente année scolaire, on a compté à peu près 30.000 jeunes gens et 10.000 jeunes filles, alors qu'en 1918 on ne comptait que 15.000 jeunes gens et 2.500 jeunes filles.

Au point de vue des confessions, il y a environ 32.000 catholiques, 8.000 israélites et 200 étudiants qui appartiennent à des confessions diverses.

Une des statistiques les plus intéressantes c'est évidemment celle qui concerne les sujets d'étude. Or la philosophie, avec ses différentes branches, arrive au premier rang, elle groupe environ 14.000 étudiants ; puis vient le droit auquel se consacrent 9.000 étudiants. La médecine réunit ensuite 4.000 étudiants ; la mécanique et l'électro-mécanique, 1.800. Mille sept cents étudiants préparent la carrière d'ingénieurs ; environ 1.700 fréquentent des écoles commerciales ; 300 étudient les beaux-arts, et enfin 400 font leurs études de dentiste.

Comment vit et travaille cette phalange de jeunes gens ?

Quatre mille d'entre eux demeurent dans les « maisons académiques », sortes de coopératives qu'ils ont fait élever à leurs propres frais, et dont la valeur dépasse 12.000.000 zloty. Mille étudiants jouissent des bourses universitaires dont le nombre croît annuellement de 50. Sept mille étudiants environ vivent à leurs propres frais, tandis que 8.000 d'entre eux trouvent une aide efficace dans le prêt à long terme.

Quant aux vacances, 1.500 jeunes gens peuvent les passer, pour une très faible rétribution, aux bords de la mer, dans les bois des environs de Wilno, ou encore à la montagne. La Caisse des Malades pour les étudiants, les sanatoriums de Zakopane, dans les Carpathes, et de Mikuliczyn, destinés aux tuberculeux, viennent en aide aux étudiants malades ; leurs propres établissements commerciaux-industriels (imprimeries, magasins, ateliers) emploient leurs recettes à les aider. La Société sportive académique vient de faire construire un magnifique stade qui a coûté 300.000-zlotys et qui

servira à développer la culture physique des étudiants, à entretenir leur santé et leur vigueur.

Mais les jeunes gens qui ne peuvent espérer aucune aide de leur famille, et qui d'autre part n'ont obtenu aucune bourse, aucun secours, ou qui ne jouissent en tout cas que d'un secours insuffisant, doivent chercher à gagner leur vie, au cours même de leurs études. Ils sont environ 3.000, et, grâce à l'intermédiaire de la presse, 60 % d'entre eux ont trouvé un travail quelconque. Mais en général, l'étudiant trouve peu d'emplois dans le commerce ou dans l'industrie, aussi doit-il le plus souvent avoir recours aux répétitions ou bien encore aux occupations momentanées.

Tout les secours que nous avons énumérés jusqu'ici proviennent de l'entraide des étudiants. De son côté l'Etat leur consacre environ trente millions de zlotys, dont un million sous forme de bourses et de secours, tandis qu'un demi million est utilisé pour les constructions ; enfin les 21 derniers millions servent à payer le traitement des professeurs ; les 700.000 zlotys qui restent sont destinés à couvrir certains frais matériels.

LES VOISINS DE LA POLOGNE

L'Hégémonie Allemande en Lithuanie

La *Pedeja Briedi*, journal letton paraissant à Riga, publie in-extenso les clauses du traité de commerce germano-lithuanien, qui équivaut à une main-mise définitive de l'Allemagne sur la vie économique de la Lithuanie. Les cinq premiers articles de ce traité confèrent aux ressortissants des deux pays des droits égaux à la propriété foncière, biens, meubles, immeubles, à l'assistance sociale et une égale liberté d'action dans le domaine commercial, industriel et du travail, avec la clause de la nation la plus favorisée. Aux termes de l'article 6, les grandes entreprises et les sociétés anonymes fondées par les ressortissants de l'un des deux pays jouiront dans l'autre des mêmes droits que les entreprises et sociétés autochtones. L'article 7 stipule que ces entreprises auront le droit d'envoyer des commis-voyageurs, dans leurs pays respectifs. En vertu de l'article 8, les deux parties s'engagent à n'apporter aucune entrave de nature douanière dans le mouvement des échanges, exception faite pour les produits susceptibles de porter dommage à la santé publique, les armes et

les monopoles de l'Etat. L'article 9 prévoit la liberté du transit. L'article 10 contient la clause de la nation la plus favorisée en ce qui concerne le commerce, l'industrie et l'agriculture. L'article 11 stipule l'importation libre de certaines marchandises, notamment des machines. Les articles 17 à 30 sont relatifs aux abaissements des tarifs ferroviaires entre Königsberg, Pilau et les stations de chemins de fer lithuaniennes.

L'accord est conclu pour cinq ans, dénonçable six mois d'avance ; s'il n'est pas dénoncé au cours de cinq ans, il donne lieu à une prolongation pour un temps indéterminé.

Lorsque l'on sait d'une part que les seuls produits exportables par la Lithuanie sont le bétail et les produits agricoles, si l'on considère d'autre part que la Prusse Orientale s'opposera à cette exportation, l'on doit admettre que ce traité de commerce équivaut purement et simplement à la colonisation de la Lithuanie l'Allemagne et à la perte imminente pour la Lithuanie de son indépendance économique.





LA POLOGNE DANS LE MONDE

LES EMIGRES RUSSES EN POLOGNE

Les représentants des organisations, groupées en « L'Association des émigrés russes en Pologne », présidée par M. Wladimir Gerlow, ont adressé à M. Bartel, président du Conseil, la lettre suivante :

« A l'occasion du jour solennel du 10^e anniversaire de la restauration de l'Etat Polonais, les émigrés russes, habitant le territoire polonais, expriment, à l'adresse de la nation polonaise, en la personne de son gouvernement, les félicitations les plus sincères.

« Ces dix dernières années se sont déroulées sous nos yeux. Nous étions témoins des élans patriotiques qui caractérisent si bien la nation polonaise, dans les moments critiques et dangereux qui menaçaient la patrie, ainsi que du labeur plein de sacrifices, ordonné, et empreint de haut patriotisme, de la nation polonaise pour le bien de l'Etat, entrepris dans les années de retour à la paix.

« Ce fut dans des conditions exceptionnellement difficiles que la nation polonaise a dû se mettre à reconstruire sa patrie libre et indépendante. Les progrès obtenus au cours de ces 10 dernières années constituent la meilleure garantie du développement ultérieur de la Pologne.

« Profondément reconnaissants pour le droit d'asile dont nous bénéficions en Pologne dans la période de nos malheurs, nous souhaitons chaleureusement à l'Etat Polonais bonheur et prospérité. »

UN HOMMAGE DE LA HONGRIE A L'UNIVERSITE DE CRACOVIE

Une solennité d'un caractère bien spécial a eu lieu dans le local de la Bibliothèque des Jagellons à Cracovie : l'inauguration de la plaque commémorative érigée en l'honneur des étudiants hongrois, qui au nombre de 3.000, aux XV^e et XVI^e siècles, ont étudié à l'Université de Cracovie. Ont assisté à la solennité, M. Belitska, ministre de Hongrie à Varsovie, le professeur Diveky, les délégués de la société historique hongroise de Budapest, ainsi que les représentants du monde scientifique polonais et les autorités locales.

M. Belitska dans son allocution, souligna le désir de la nation hongroise de payer, ne fût-ce que sous une partie minime, la dette de reconnaissance qu'elle a contractée à l'égard de l'Université de Cracovie. Le professeur Lukinich prononça un discours en latin et déposa une couronne ornée de rubans aux couleurs nationales hongroises et polonaises.

L'HISTOIRE DE POLOGNE DANS LES ECOLES ITALIENNES

M. Belluzzo, ministre de l'Instruction publique, par une circulaire adressée à toutes les directions des écoles italiennes, recommande de procéder à l'examen des manuels scolaires d'histoire. La circulaire souligne en premier lieu la nécessité d'introduire des rectifications dans l'enseignement de l'histoire de Pologne et constate qu'il ne suffit pas de parler aux enfants italiens de Jean Sobieski et de Kosciuszko, mais qu'il faut démontrer comment, pendant de longs siècles, la Pologne a attiré dans son orbite des peuples avoisinants et ceci non par la force de ses armes mais par l'effet de ses lois clémentes et de la magnanimité dont elle a toujours usé envers ses citoyens. Le fait que la Pologne a été toujours le disciple de la culture occidentale et tout particulièrement de la culture catholique latine et que les Polonais les plus éminents parmi lesquels Copernic se sont inspirés à la source même de cette culture dans les universités de Padoue ou de Bologne est digne d'être mentionné, ainsi que l'attraction que les villes polonaises ont exercée sur de nombreux Italiens qui, en s'établissant en Pologne, ont servi non seulement le commerce italien mais ont aussi propagé en Pologne l'industrie, la science et les arts italiens, de l'époque de la renaissance. Les manuels italiens devraient aussi, de l'avis de M. Belluzzo, souligner l'influence que la lutte pour l'indépendance menée par la Pologne et l'Italie au cours du siècle passé a eu pour le resserrement de liens unissant les deux pays et citer en exemple la Légion polonaise formée par A. Mickiewicz en Italie en 1848 et la part prise par Francesco Nullo et les Garibaldiens à l'insurrection polonaise de 1863.

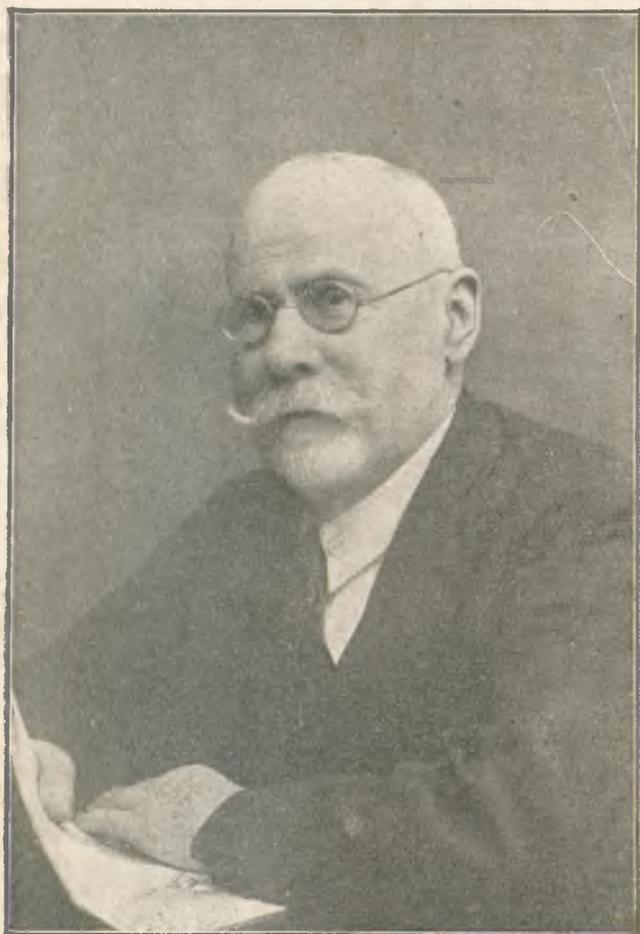
UNE CHAIRE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE POLONAISES A ROME

Le conseil des ministres italien a décidé de créer une chaire de langue et de littérature polonaises à l'Université de Rome. Cette décision, si importante pour les rapports culturels et intellectuels polono-italiens a été prise à la suite des entretiens de M. Zaleski, ministre des Affaires étrangères avec le Président du Conseil Mussolini. On a l'intention de confier la chaire de langue et de littérature polonaises à M. Giovanni Maver, professeur de littérature slave à l'Université de Padoue, qui connaît à fond la langue et la littérature polonaises. Le professeur Maver a pris part au cours de littérature polonaise établi pour les Italiens à Zakopane.





SIEROSZEWSKI ⁽¹⁾



SIEROSZEWSKI

Un infini de terres glaciales, un infini de désolation. L'hiver s'y assombrit encore d'une nuit de six semaines, le printemps tumultueux et bref en dégelant les rivières couvre la région d'une nappe d'eau où les moustiques planent en brouillards épais, et tout de suite se

referment sur la terre misérable les mâchoires un instant desserrées des glaçons.

Les rares humains qui végètent dans cette zone, où les arbres viennent expirer, en troncs espacés, difformes et rabougris, ne peuvent avoir d'autre souci que de trouver pâture, et quand la chasse ou la pêche leur sont interdites par le froid excessif ou le dégel boueux, la famine achève de leur ôter sentiments et pensées. C'est l'entrée du palais solennel et à jamais silencieux du néant, le seuil du royaume de la mort, la région polaire.

C'est là que fut jeté un jeune homme au cœur ardent, Wenceslas Sieroszewski, tout palpitant d'amour pour sa patrie, la Pologne asservie, pour les malheureux opprimés de tous les pays. Pour mieux comprendre et les aider, il avait voulu devenir un des leurs, et sorti du lycée, s'était fait ouvrier, puis cheminot. Il s'était pour eux dressé contre le tzarisme. Le voilà arraché à la belle et spirituelle Varsovie, à sa famille, à ses rêves généreux. De la prison, séparée seulement par un mur de la rue et de la vie civilisée, il est exilé dans la zone polaire, « aux confins des forêts », presque au delà de l'humanité. Ses gardiens inexorables seront les centaines de lieues qui le séparent du plus proche village, ce sera le froid qui congèle les vêtements, ou le soleil des neiges qui rend aveugle. S'il peut aller et venir, le pays qui l'entoure engendre le désespoir par son uniformité ; s'il peut travailler, tout lui fait défaut, même « ce fond qui manque le moins », la terre emprisonnée ici par la glace.

Les iourtas, les cabanes, où il doit loger, sont d'une saleté écoeurante ; les habitants, qu'il ne comprend pas et dont il n'est pas compris, emploient les ressources de la mimique pour lui soutirer avec une avidité de vautours les rares provisions qu'il a pu apporter.

Qu'il essaye de s'évader par la pensée, et qu'il retourne à son enfance : il reverra dans ses souvenirs les gibets où pendaient les insurgés de 1863, les routes où défilaient en cortège, chaînes aux pieds et aux mains et sous le fouet des cosaques, ceux de ses compatriotes qui l'ont précédé en Sibérie. Il entendra les sanglots de désespoir, les chuchotements étouffés où revient le mot vengeance. Et devant le martyr et la honte de sa patrie bien-aimée, ne va-t-il pas étouffer d'impuissante colère ? Qu'il rêve aux scènes de son adolescence, aux jardins fleuris de roses, aux jeunes filles qu'il a frôlées, ces visions risqueront de le rendre fou quand il ouvrira

(1) Prononcer Chérochévski.

de nouveau les yeux devant la toundra lugubre et sans limites.

..

Ame polonaise, tu contiens tant d'amour que rien au monde ne saurait te dessécher ni t'endurcir...

Le jeune Sieroszewski souffrira, et presque jusqu'à la démence. Nous assisterons, le cœur navré, à ses luttes contre le froid, la faim, la solitude, la nostalgie, à ses révoltes contre le train stupide du monde, qui gaspille les énergies et méconnaît les souffrances. Jamais nous n'entendrons une plainte égoïste, ni une phrase aigrie. Les sentiments qui l'exaltaient à Varsovie vont le soutenir dans cet enfer de glace, en restant purs de toute haine. Il a pitié des malheureux, il ne sait pas détester les méchants. Il est tendresse, dévouement, fraternité.

Au milieu des Iakoutes à demi sauvages, le jeune Polonais est le représentant d'une civilisation sublime, l'expression même de la chrétienté.

Surmontant ses dégoûts et son abattement, il vient à eux, s'efforce de les comprendre, non seulement en leur langage, mais en leurs besoins, leurs raisonnements, leurs sentiments. Sous les fourrures dont ils s'empaquètent, sous leur masque bizarre, leurs superstitions, leur dénuement, il retrouve des hommes, des frères.

Le roman qui arrive, Dieu sait comment, en Pologne, et qui est édité en 1891 sous le titre : « Aux confins des forêts », va révéler aux hommes civilisés des « sauvages » qui leur ressemblent étrangement : courbés sous la même nécessité de gagner leur vie, magnifiés par l'amour, touchants par la tendresse, s'abaissant par la vanité ou la cupidité, imbus d'un beau sentiment religieux et soumis à des pratiques idolâtriques par la terreur que leur inspire la peste ou les phénomènes naturels inexplicables, amenés par les famines périodiques au sentiment de l'hospitalité et à l'entraide, ce serait nous, Européens, si nous étions soumis à un climat aussi atroce.

Sieroszewski les a dépeints avec la profonde compréhension et le tact exquis que peut seule inspirer l'affection. Quelle délicatesse, par exemple, dans l'histoire de Lélia !

Il a fait mieux. Comme il s'était dévoué à la cause de sa patrie, il veut maintenant se donner à ces pauvres gens, qui ne lui sont de rien, et parmi lesquels il frémit d'avoir à passer peut-être toute sa vie. Il essaye de les instruire, il veut leur apprendre à cultiver le blé. Frappés par la peste, il les conseillera, veillera les malades, ensevelira les morts, sans songer au péril de la contagion. Son livre est une étude réaliste, précise, excellente, de la vie et des mœurs iakoutes, et en même temps une autobiographie où se révèle à l'insu de l'auteur, la rayonnante beauté de son âme. C'est encore l'œuvre d'un artiste et d'un poète, dont la vision est tout ensemble exacte comme une photographie, et magique comme un rêve. Les paysages de Sibérie y apparaissent avec la double puissance de la couleur et de l'émotion ; ils sont terribles, ils sont merveilleux.

..

Une œuvre où se révèlent à la fois un admirable caractère, le don magistral de l'action et de la psychologie, l'enchantement du style, et un sujet tout à fait neuf, c'est vraiment une œuvre exceptionnelle et dont le succès ne pouvait faire de doute. Mais, célébré en

Pologne, l'auteur poursuivait sa douloureuse existence sibérienne...

La Société de Géographie de St-Petersbourg, ayant pris connaissance des remarquables travaux de l'exilé sur les Iakoutes, leurs mœurs, leurs traditions, leur ébauche de littérature, obtint un adoucissement à son sort. Il revint en Pologne après vingt ans d'exil.

Toute sa jeunesse s'était écoulée dans les terres inhospitalières de Sibérie. Il lui restait, de ses belles années, le souvenir de l'arrestation, des journées passées en prison sous la menace d'une condamnation à mort, la condamnation aux travaux forcés à perpétuité dans les mines de Sibérie, la commutation de sa peine en déportation au « pôle du froid », l'énorme voyage accompli tout entier à pied. Et puis, les tentatives d'évasion, avec les tortures physiques et morales qu'elles comportaient, la rélegation dans la taïga, et la condamnation au knout, dont il fut sauvé seulement par l'absence d'un bourreau...

Il revient, et ce terrible passé ne l'arrête pas. Il reprend sa place, vingt ans après, dans les rangs de ceux qui veulent libérer la Pologne, aux côtés de Pilsudski.

Cependant, il voyage. Il se rend, pour des études ethnographiques, en Mongolie, en Mandchourie, en Chine, en Corée, au Japon. Il y connaît, il y admire l'héroïsme des Samouraï, qu'il se complaira à décrire dans ses romans. Ne leur ressemble-t-il pas, lui qui vient encore une fois, à quarante ans, de risquer la prison, et ses suites, à propos de l'érection à Varsovie d'une statue au poète national Mickiewicz ?

Il n'y échappera pas toujours, mais en 1905, la population entière de Varsovie marchera contre la citadelle pour le délivrer.

Eclate la guerre. Sieroszewski a 56 ans. Il s'engage dans les Légions de Pilsudski, dans l'infanterie.

Plus tard, caporal au 1^{er} Uhlands, il fera trembler ses chefs : ils ont ordre de conserver à la patrie son grand écrivain, mais lui vole au danger !

Voyez aujourd'hui passer modestement dans les rues de Varsovie ce petit bourgeois au visage paisible, le regard timide derrière son lorgnon, le sourire embarrassé. C'est l'homme qui a mené une vie prodigieuse, toute de combats et de dangers. C'est l'écrivain dont l'œuvre est aussi vaste que variée, et toujours magnifique. C'est l'incarnation de la Pologne héroïque et fraternelle.

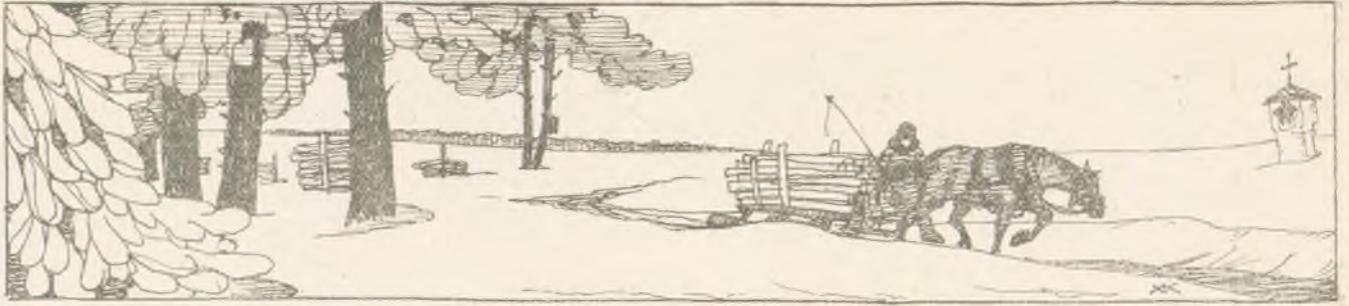
Il habite une douce et claire maison, avec sa femme, qui est digne de lui. Il ne parle pas du passé, il ne se plaint que de ses mains malades (peut-être pour avoir été une fois si étroitement garrottées, en prison, que la gangrène s'en empara et que l'on faillit les lui couper ?).

De cette épopée, et de ce cœur vibrant, sont sortis pour nous des livres qui nous exaltent, des évangiles de foi, d'espérance et de charité. Ils ont été traduits en bien des langues ; ils sont écrits pour l'humanité tout entière.

Et comme l'amour ne saurait vieillir, la grâce d'une éternelle jeunesse les pare.

ROSA BAILLY.

Nous donnons un extrait du premier ouvrage de Sieroszewski sous le titre : « Histoire de Lélia ». La traduction française de Madame Marie Rakowska, faite avec art et intelligence, a paru aux éditions de « La Plume ». Elle est totalement épuisée. Les « Amis de la Pologne » publieront dès Février, un autre extrait du même volume, en une brochure, qui sera envoyée à titre gracieux à tous ceux qui leur adresseront la demande.



Histoire de Lélia

(« *A la lisière des forêts* », c'est-à-dire aux confins du monde végétal, dans les solitudes glacées de la région polaire, vivent misérablement quelques tribus demi-sauvages, les Yakoutes, les Toungouses. Leur vie se passe en atroces attentes, quand les vivres manquent, et en ripailles de viande crue ou de poisson frais quand ils peuvent abattre quelque animal ou pêcher dans les lacs dégelés.)

Mais si sincère et puissant est chez lui l'amour des hommes que Sieroszewski va s'attacher à ses compagnons, travailler et souffrir pour eux.

Comme il est poignant ce petit drame de la vie de Lélia, esquissé d'une touche délicate, que nous retirons du roman : « *A la lisière des forêts* ». Comme ses acteurs sont proches de nous par leurs sentiments profonds ! Ces ébauches de créatures redeviennent nos frères, quand ce sont les yeux fraternels d'un Polonais qui les regardent).

Sur le fond gris de la iourta iakoute, la silhouette gracieuse de Lélia se détachait avec un charme. Paul (le déporté polonais), ne pouvait nier qu'il la trouvât jolie, malgré sa saleté, son teint bronzé, ses traits plats, malgré l'odeur désagréable que dégageaient les peaux mal tannées de ses vêtements. Ses yeux de biche grands et humides, ses mouvements légers, libres et agiles, respiraient le charme de la forêt où elle avait grandi.

Sa taille svelte et souple aux épaules larges, évoquait l'idée d'un jeune pin qui se réveille à la vie et que les vents n'avaient encore pu courber. Les bijoux d'argent et les clinquants de verre qui ornaient son tablier de cuir, tombant du cou jusque au-dessous des genoux, les pièces de monnaie et les perles multicolores tressées dans ses nattes, ses longues boucles d'oreilles en argent, toutes ces parures produisaient, au moindre de ses mouvements, un cliquetis doux comme le léger bruissement des branches secouées par le vent et miroitaient dans le sombre duvet de sa fourrure, comme des gouttes de rosée.

Observant la vie à la iourta, Paul ne manqua pas de s'apercevoir qu'un drame se tramait autour de la jeune fille. La plaignant sincèrement, il n'osait pas toutefois lui témoigner sa compassion de crainte d'aggraver encore la situation. Déjà on interprétait mal son affabilité qui ne se démentait jamais, on critiquait les

cadeaux, qu'il lui faisait pourtant à l'égal des autres. Il n'était pas depuis longtemps à la iourta que frappé par le curieux dessin de ses ornements d'argent et voulant les examiner de près, il s'approcha d'elle un jour. Mais, pareille à une chèvre sauvage, elle se jeta de côté avec un cri de frayeur et ne le laissa approcher que sur l'ordre sévère de son père qui, à cette époque, protégeait encore l'étranger. Pour bien la convaincre qu'il était loin de sa pensée de vouloir la peiner, il prit doucement entre ses mains les bords du tablier, mais rougit vivement tout confus, sentant la chair vive palpiter sous ses doigts. Les assistants éclatèrent de rire devant son embarras ; de grosses larmes roulaient sur les joues enflammées de Lélia. Longtemps après, les jeunes gens Niuster, Foka, Djanka et même André, le propriétaire de la iourta, et sa femme, taquinaient à ce sujet la jeune fille, qui s'en vengeait sur Paul, lui lançant des regards courroucés et le houdant longuement. Paul comprit à la fin qu'elle ne demandait qu'à le voir se désintéresser d'elle.

(Cette enfant charmante et malheureuse, poursuivie par André, maltraitée par la jalouse femme d'André, disparaît un jour...)

Le déporté polonais, saisi de crainte, se met à sa recherche avec le Yakoute qui lui sert de traducteur, et auquel il s'est attaché : Ouïban'czyk).

Guidant son ami, il passa le premier et écarta la peau pendue à l'entrée. Mais il ne pénétra pas dans l'isba et s'exclama après une longue et muette inspection des lieux :

— Elle n'est pas là !... Où est-elle allée ? Elle a dû partir il y a longtemps !

En effet, l'ourasa avait l'apparence d'une demeure abandonnée. De rares mouches tournoyaient paresseusement au-dessus des cendres éteintes dans les rayons de douce clarté qui filtraient à travers le trou du toit. Les théières et les marmites pendues aux crochets étaient vides et poussiéreuses. Dans les coins étaient accrochés les filets et les vêtements.

— Oui, elle a quitté l'ourasa depuis deux jours au moins. Où a-t-elle pu passer ? Ouïban'czyk faisait ses réflexions à voix haute, en jetant tout autour des

regards scrutateurs. Dehors, il examina l'herbe aux alentours de l'habitation. Enfin, il commença à lancer des appels.

— Lélia !... Lélia !... Ho, hoo !...

L'écho même ne répercuta pas ses paroles. La forêt, bercée par le vent, chantait et bruissait.

Que faire à présent ? se demandaient-ils anxieusement. Elle est disparue et du temps s'est écoulé depuis. Le foyer est éteint, l'eau stagne dans les seaux. Elle n'est pas avec les autres... Ici, à part nous, n'habite aucun Yakoute. Elle a pu s'égarer, ou encore le vent aura fait sombrer hier sa pirogue...

Ils allèrent sur la rive ; le canot, retourné sur sa cale, s'abritait à l'ombre sous le talus ; il était aussi poussièreux que les ustensiles de ménage dans l'ourasa.

La soite se sera aventurée au loin dans la taïga, un ours l'aura dévorée ; peut-être aussi, s'est-elle perdue et tourne-t-elle sur place...

Ils fouillèrent le taillis, pénétrèrent sous les arbres, appelant d'une voix voilée par l'émotion et la fatigue :

— Lélia !... Lélia !... Ho, hoo !...

Le chant de la forêt et le bourdonnement des moustiques répondaient seuls à leurs appels.

— Ne se suicide-t-on pas parfois chez vous ? demanda Paul.

— Pourquoi pas ? tout arrive quand le diable s'en mêle, répliqua Ouiban'czyk avec contrainte. Quel malheur !... Mais ce que nous faisons là ne servira à rien. Il faut du monde, beaucoup de monde. Nous aussi, nous pouvons nous égarer. Pour ma part, je rentre et te conseille de me suivre.

Paul haussa les épaules. Pouvait-on s'égarer dans ces bois ajourés quand, au surplus, le soleil ne quittait pas l'horizon ? Mais il partageait l'opinion de son ami : il fallait être plus nombreux ; il présentait un drame, plutôt qu'un accident.

— Tu as tort, Russe, (1) de hausser les épaules ! L'apostrophait le Yakoute quand ils regagnèrent leurs pirogues. Il nous arrive à nous, d'aller dans la forêt pour quelques instants, de nous écarter à peine du logis, de partir sans bonnet. Et on va, et on va, on ne reconnaît plus les endroits connus, on ne voit pas sa propre maison, on erre autour et on meurt, si personne ne se trouve pour secourir l'homme égaré. C'est ainsi que les esprits se jouent parfois de nous...

— Partons alors, et vite, pressait Paul, gagné involontairement par le frisson qui tremblait dans la voix de son compagnon.

Ils s'embarquèrent et, insoucieux des attaques de moustiques, négligeant d'allumer le réchaud, ils remontèrent le cours d'eau. Paul resta en arrière, ne pouvant pas suivre le Yakoute qui ramait vigoureusement. Ce que voyant, celui-ci ralentit de vitesse pour se laisser rejoindre. Mais Paul lui cria de poursuivre sa route, sans faire attention à lui. Ouiban'czyk consentant bientôt, disparut de vue.

Paul abandonna les rames, laissant reposer ses mains enflées et essaya d'allumer le réchaud. Il était presque minuit, le soleil brillait bas sur le ciel ; l'air néanmoins restait surchauffé. Paul étouffait sous son masque et ne pouvait le quitter, n'ayant pas réussi à ranimer son feu. Sa provision de bouses se trouvait épuisée et pour ramasser du bois il eut fallu atterrir quelque part.

Mais, pourquoi me presserai-je, au bout du compte ? songea-t-il. Ouiban'czyk organisera le secours pour le mieux... Si je retournais à l'ourasa et si j'attendais les Yakoutes ? Et peut-être que Lélia est revenue...

A cette pensée, son cœur battit avec violence.

Son espoir fut déçu : la iourta restait vide et silencieuse, au-dessus des cendres éteintes ; dans la colonne de clarté tournoyaient introublés, les moustiques.

Il alluma le feu, apporta de l'eau, en emplit le chaudron et la théière qu'il suspendit sur la flamme, voulant préparer un repas pour les Yakoutes qui pouvaient survenir d'un moment à l'autre. Mais il n'osa pas prendre du poisson dans les nasses d'André, craignant d'endommager ou de briser quelque chose.

Assis devant l'âtre, il attendait, écoutant le glou-glou de l'eau qui bouillait. De longs moments s'écoulèrent, personne ne venait. Ennuyé, il sortit, regardant le disque solaire se mouvoir parmi la voûte du ciel, tendant l'oreille aux bruits, envoyant au loin des regards perçants. Tout était assoupi et muet. Son cœur recommença à battre impétueusement.

— Si pourtant elle rôde aux alentours et ne reconnaît pas les endroits familiers, ne voit pas sa maison, désespérée, défaillante, jouet — non point des esprits — mais de son propre esprit ?

En vision, il se représentait la svelte jeune fille, parée de bijoux d'argent, traînant son pas sur les mousses à travers le taillis, cherchant un secours de ses yeux effarés, puis accablée, tout espoir perdu, tombant sur un tronc renversé, et le visage enfoui dans les mains, attendant la mort. De noires nuées de moustiques bourdonnaient autour d'elle.

Non, il ne restera pas inactif. Pourquoi attendre encore ? Tant mieux si les autres viennent, mais il peut la retrouver auparavant et prévenir la fatale minute qui décide de la vie ou de la mort.

Il chargea son fusil, rajusta ses vêtements, serra sa ceinture, mit son masque et s'engagea sous les arbres, jetant par intervalles, des appels. Il zigzaguait, marquant dans sa mémoire les détours du chemin et la position du soleil dans le ciel. Il marcha longuement, inspectant chaque fosse, chaque trou suspect, s'arrêtant à chaque arbuste, à chaque tronc déraciné aux formes étranges.

Il ne trouva rien et atteignit les parages lointains et inconnus de la taïga. Il fut impressionné par le caractère sauvage et sinistre du paysage, mais ne put s'attarder à l'examiner à loisir : les moustiques, dont le nombre grandissait, l'entouraient d'un essaim compact aux rumeurs menaçantes. A travers le brouillard qu'ils suspendaient autour de lui, il ne distinguait que confusément les objets les plus proches. Force lui fut de renoncer à ses recherches et de rebrousser chemin en toute hâte.

Il revint à l'ourasa très tard, fatigué immensément, le visage criblé de piqûres. Ouiban'czyk était parti à sa rencontre, avec une torche flambante qu'il agitait pour éloigner les insectes. Il fit claquer sa langue de surprise à la vue de son ami.

— Dieu du ciel ! te voilà dans un bel état ! Tu as dû soulever ton masque ?

— Par moments.

— Heureux encore qu'ils ne t'aient pas étouffé, ta figure est tout enflée ; on ne voit plus tes yeux.

— Est-ce loin encore ? demanda Paul d'une voix blanche, indiquant de la main la route.

— Non, tout près. Grand Dieu, que tu dois être fatigué. Ce n'est pas peu de chose que de marcher un

(1) Pour les Yakoutes sauvages, tous les déportés sont des Russes, même quand ce sont des victimes de la Russie.

jour et une nuit entière ? Nous ne te cherchions pas, convaincus qu'un chasseur comme toi ne pouvait pas se perdre.

— Je ne me suis pas perdu.

— Qu'as-tu fait, alors ?

— Je battais les bois, je la cherchais.

Ouiban'czyk garda le silence.

— Nous aussi fit-il au bout d'un moment, nous avons cherché des deux côtés de la rivière. Mais tout cela en vain. Nous allions justement nous embarquer et suivre le courant... nous retrouverons peut-être son cadavre. Ton absence dérangeait nos projets, aussi m'envoyait-on au-devant de toi.

Les pêcheurs, réunis dans l'isba, firent à Paul un accueil, où l'étonnement se mêlait à la compassion. André, assis près de la table, la main enveloppée d'un linge, paraissait plus pâle que de coutume. Taciturne et muet, indifférent au récit de Paul, il enjoignait seulement aux Iakoutes de dépêcher leur souper.

Paul but une tasse de beurre fondu et chaud et, se sentant réconforté et ragouillard, il refusa de rester à l'ourasa, s'obstinant à accompagner les autres. Ouiban'czyk l'embarqua dans sa pirogue. Cinq canots se dispersèrent sur la rivière. Deux hommes suivaient de chaque côté sur la berge, armés de fusils, l'arc à la main. Touffes de verdure, enchevêtrements d'algues, tout fut exploré...

...Les Iakoutes, revenus avec le maître du logis, absorbèrent chacun un verre de thé et s'esquivèrent en toute hâte.

Paul les suivit au dehors et apprit par eux que la jeune fille vivait, qu'on avait retrouvé ses traces.

— Nous n'entendons rien au russe, tu le sais ! s'entendaient-ils dans la même et unique réponse, quand, voulant obtenir des détails plus précis, il les questionnait dans son baragouinage mi-russe, mi-iakoute qu'ils comprenaient d'habitude à merveille.

— Informe-toi donc auprès d'André ou d'Ouiban'czyk, lui conseilla ironiquement Dlougi.

Il ne voulut pas s'adresser à André, lui gardant rancune de ses soupçons, mais le Toungouse, le père de Lélia, devait être renseigné ; les Iakoutes avaient longuement causé avec lui. Des cris bruyants et des injures, annonçant un orage domestique, retentissaient sous la tente depuis leur départ. Paul résolut d'attendre que tout fut apaisé avant d'aller voir le vagabond.

Quand, le soir, il fit visite aux vieux, il les vit plier bagage. Interrogé par lui dans quel coin de la cour il allait camper maintenant, le Toungouse branla tristement la tête et de la main désigna la taïga.

— Le vieux s'en va... André le chasse... pas de fille... pas de rennes..., plus rien !

Il accompagnait ses paroles d'un geste expressif qui fauchait toutes ses espérances.

Paul s'arrêta pensif. Avait-il bien compris le récit des pêcheurs ? N'aurait-on retrouvé de Lélia que son cadavre ? Il renouvela ses questions et apprit enfin le fond des choses. Le nom de Djanka, prononcé avec indignation à plusieurs reprises, lui expliqua tout. Il sourit : l'aventure était très banale, point triste. Lélia avait quitté la maison du richard pour fuir avec le beau chanteur. Les poursuivants n'étaient pas parvenus à découvrir leur retraite.

Les Toungouses, chargeant sur leurs épaules leur mince bagage, inclinèrent leurs têtes blanches. Le sentier étroit et boueux les mena au loin dans la steppe.

(Le temps passe. Un jour, Lélia revient, et le beau Djanka aussi. Le déporté se rend à une assemblée où les Yakoutes délibèrent des affaires de la commune, et où il reverra Lélia).

Il arriva à l'heure fixée et, prenant place au milieu des vénérables, écouta avec curiosité les discussions. Quoiqu'il eût fait des progrès sensibles dans la langue iakoute, il comprenait difficilement ce déluge de paroles, où se noyaient les vagues notions par lui acquises. Mais déjà au courant des mœurs locales, il devinait avec l'aide d'Ouiban'czyk, à l'expression des figures des Iakoutes et à l'impression produite par les discours des orateurs, quel était le sujet des discussions.

Au milieu du cercle, se tenait debout le Toungouse appuyé sur son long bâton, saluant par moments l'assemblée, produisant ses arguments. A ses côtés était Oupatcha, fixant devant elle des prunelles vides, s'inclinant en saluts profonds. Il était aisé de comprendre ce qu'ils venaient réclamer à l'assistance et les rumeurs approbatrices qu'on entendait parmi les membres les moins fortunés de la commune, réunis près de la porte, laissaient augurer de la sentence favorable du conseil.

Paul regarda curieusement André et crut voir percer dans les traits immobiles du richard une secrète satisfaction :

— Appelez la fille ! Il faut l'amener ! retentirent des voix dans la foule.

— Oui, il faut appeler la fille ! acquiesça Philippe, qui présidait aux débats.

On se rangea près de la cheminée, livrant passage à Lélia qui, se défendant un peu, fut poussée par les Iakoutes dans l'isba. Paul reconnut à peine l'ondine silvestre dans ce fantôme pâle et décharné aux vêtements souillés et déchirés, mais toujours brodés d'argent...

Elle était là, humble, les mains pendantes le long du corps, la tête penchée sur sa poitrine amaigrie, que soulevait un souffle oppressé. Souffrante, torturée par la honte, elle eût voulu fuir tous ces regards d'hommes. Paul observa dans ses mouvements et dans ses yeux, un apeurement étrange, quelque chose qu'il connaissait déjà, mais qu'il n'avait pas encore remarqué chez elle. Surpris et étonné, il l'examinait d'un regard attentif et se souvint enfin : il avait vu ces gestes et cette expression des yeux égarés... chez Simaksin, la folle.

— Il n'y a pas à nier, André, il faut dédommager le vieux. Tout le monde sait que tu as donné le commencement, clamèrent les Iakoutes.

— Je ne suis pas coupable de son état présent, protestait le richard. Demande-lui qui en porte la faute. C'est à celui-là de payer.

Mais on questionna en vain la jeune fille ; ses lèvres restèrent closes et muettes ; deux torrents de larmes jaillissant de ses yeux, coulèrent le long de ses joues et tombèrent sur les parures argentées du tablier.

Cependant André, saluant très bas à son tour, parla avec éloquence. Le nom de Djanka revenait dans son discours aussi souvent que dans ses arguments habituels le mot « argent ». Mais les auditeurs ne se laissèrent pas impressionner et s'obstinèrent dans leurs réclamations.

André marchanda longtemps ; enfin, d'un geste, accepta les conditions. On permit à Lélia de s'éloigner.

W. SIEROSZEWSKI.

(Traduction de Marie Rakowska)

L'ART POLONAIS



JEAN SZCZEPKOWSKI
Fragment de chapelle
(SCULPTURE SUR BOIS)



SOPHIE STRYJENSKA
Pâques
(FRESQUE)



LES OUVRIERS POLONAIS EN FRANCE



Deux Rubriques de la Presse Française

Dans les journaux français, depuis deux ans, s'est installée une rubrique sous un titre qui promet des émotions fortes : « Les Bandits Polonais ».

Pour en comprendre la portée, il faut d'abord se rendre compte de la psychologie d'un rédacteur du grand quotidien. Plaignez ce malheureux qui, tous les jours, doit emplir quatre, six ou huit pages d'informations en typographie serrée, et intéresser par tous les moyens, un public que lui disputent ses grands confrères. Les crimes font recette, les feuilletons aussi. Si l'on ne dispose pas d'un « beau crime », — car les temps sont durs quelquefois ! — l'art du rédacteur sera de transformer les méfaits les plus minces en roman-feuilleton. Il leur prêtera une continuité diabolique, il leur donnera une âme commune. Derrière chaque délit apparaîtra, dans une pénombre mystérieuse et angoissante, une cause qui dépassera de beaucoup les mobiles des malfaiteurs, et les nimbera de sa puissance redoutable, la Race, par exemple, et le voleur ou l'assassin personnifiera tout un peuple.

Alors, le lecteur éprouvera le double plaisir de frissonner à la lecture de son journal et d'attendre pour un jour prochain, un nouveau frisson. C'est mieux que le cinéma : c'est « la réalité ! » Tel qui bouderait devant les images redevient enfant devant les suggestions écrites et s'y donne de toutes ses facultés imaginatives.

Voilà donc pourquoi nous avons trouvé dans les journaux de grande information, cette rubrique sensationnelle : « Les Bandits Polonais ».

Les ouvriers polonais sont en France plus d'un demi-million : il faudrait crier à l'in vraisemblance s'il ne se commettait de leur chef aucune faute relevant de la correctionnelle ou des assises. Les ouvriers italiens sont chez nous au nombre de 600.000, en chiffres ronds ; les Espagnols se comptent aussi par centaines de mille. Je ne connais pas le nombre des Chinois, des Sidis et des Portugais importés sur nos terres et dans nos villes, mais on en rencontre partout. Ils sont prompts à jouer du couteau et ils fournissent aux rédacteurs en détresse une abondante copie. Pourquoi n'y a-t-il pas de rubriques aux titres alléchants et répétés : « Les Assassins Espagnols », ou « Les Horreurs Chinoises », ou « Les Scandales Portugais » ?

La question se complique encore quand on lit attentivement les informations qui suivent le titre prometteur : il n'y a pas de « bandits », car il n'y a pas de « bande ». Un garçon venu dans un pays étranger dont la population se montre souvent méfiante, parfois hostile, ne sent aucun lien le joindre aux paysans français, il n'éprouve contre eux que des rancunes : avec un autre exilé, ils se montent la tête, cela finit par un assassinat de fermiers. Cas très rare ! Plus fréquemment, un ouvrier jaloux frappe celui qui courtise sa fiancée, ou la fiancée elle-même dont les

coquetteries ou la soudaine froideur lui font perdre la tête... Mouvements de passion, gestes de révolte, faits isolés ! Point d'organisation, point de plan, point de chef, à part une seule et trop célèbre affaire.

Mais pourriez-vous lire avec plus d'attention encore ? Si vous connaissez la Pologne et un peu de polonais, vous allez vous apercevoir que nos rédacteurs, — décidément trop pressés par le travail quotidien ! — entassent sous le titre « Bandits polonais », sans discrimination, tout ce qui semble venir de l'orient européen. Comme le lapin qu'on baptisait carpe pour le manger un jour de Carême, voici baptisés pour « faire gras », des gens dont le nom et le prénom défieraient pourtant le baptême, et qui ne sauraient prétendre, ni par leur type, ni par leur caractère, à représenter une race slave. Ou bien voici des Slaves, mais dont les pères, loin d'être Polonais, ont été les oppresseurs des Polonais. Rendons à César ce qui lui appartient, et les « crimes » des Polonais en France vont tout de suite prendre une allure bien plus modeste.

Une autre rubrique de la presse de grande information est aussi consacrée en partie aux Polonais. Celle-là se dissimule en 3^e ou 4^e page, dans le bas des colonnes. On la supprime quand le « beau crime » accapare la place. Son titre est insignifiant, et la typographie ne le met pas en valeur : elle n'emploie pour lui que des caractères petits et maigres. C'est « Accidents », ou bien « Divers ». Les Polonais n'y sont pas distingués des autres peuples de la terre, car il n'y a que de les plaindre ou de les féliciter. L'un d'eux sauve un enfant sur le point de se noyer, l'autre rapporte au commissariat un portefeuille trouvé dans la rue, un troisième se dévoue pour sauver des mineurs français. Tenez, le « Journal » que je viens de lire en déjeunant (18 Décembre 1928) au bas de la troisième page, sous le titre : « Nouvelles diverses. Départements », nous annonce sans tapage :

Somme. — Deux ouvriers polonais de la récupération Kedzierski et Bozota, ont été, le premier tué, le second blessé par l'éclatement d'un obus.

Un point, c'est tout. Pas d'oraison funèbre sur ces malheureuses victimes, pas de considérations sur les familles qui les attendent en Pologne en priant pour eux. L'un ne reviendra plus, l'autre restera peut-être estropié, et il n'obtiendra que le minimum de dommages-intérêts dans ce pays dont il ne connaît ni la langue ni les lois !

Savourez les détails des « grands crimes », lecteurs des journaux quotidiens. Mais donnez une pensée aux pauvres gens venus chez nous, pour nous aider, souffrir de nos souffrances, mourir dans les tâches que nous ne voulons plus remplir.

R. B.



Les Pénibles Débuts d'un Prix Nobel

« Il faut que j'abandonne tous ces chemins de fer ! » — Le jeune Reymont, alors petit employé au chemin de fer de Krosnow près de Rogow, avait une horreur profonde de son métier et nous trouvons ce cri à la date du 13 juin 1892 dans le journal qu'il a rédigé, d'une façon plus ou moins intermittente, depuis 1888 jusqu'au jour où il a pu enfin quitter Krosnow et les chemins de fer.

C'est qu'en juillet 1892, sa vie était bien difficile. Avec les 17 roubles qu'il gagnait par mois, il devait se nourrir, s'habiller convenablement (il y tenait beaucoup), payer son abonnement à la « Prawda » et acheter des livres. Aussi était-il malade : « ne manger que du pain et ne boire que du thé pendant des semaines entières, voilà de quoi tuer l'homme le plus vigoureux. »

Vaincu par la maladie, il resta neuf jours à l'hôpital. Il en profita pour élaborer des plans d'avenir. Jusqu'à présent, en effet, chaque fois qu'il pouvait jouir d'un instant de liberté, il écrivait des vers, des nouvelles, des essais de drame, soit dans le coin qu'il avait loué dans la chaumière d'un paysan, soit sur le bord de la route ou au milieu d'un champ, soit en pleine forêt. Il rêvait de les faire imprimer, mais il doutait encore de lui-même. Cette période de convalescence exalta sa volonté. « Il faut essayer ».

Le 18 juin 1892, il réunit quelques unes de ses œuvres, de façon à en former un petit volume de nouvelles et il se rendit à Varsovie. « Pourquoi Varsovie ? » s'interroge-t-il. Et après son retour :

« Varsovie ne m'a rien donné. Une espérance tout au plus, qui restera quelque temps une espérance, mais qui ne se réalisera pas. Il est dans ma destinée que rien ne s'accomplisse de ce que je désire... »

« J'ai donné mes chefs-d'œuvre à Matuszewski. Mais je ne me fais pas d'illusions, la sentence ne me sera pas favorable. »

Il continue sur un ton découragé : « Le monde en soi, bien que nous ne connaissions pas son but et que nous ne ressentions pas la nécessité de son existence future, a cependant un sens quelconque — mais la vie ? La vie sociale, telle qu'elle est actuellement, qu'elle a été et qu'elle sera sans doute, est un tel contre-sens, une telle réunion chaotique de bêtises et de crimes, que l'on pleure en y songeant. »

Quelques jours passent ; point encore de nouvelles de Matuszewski. Le 1^{er} juillet, Reymont écrit de nouveau dans son journal :

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'attends sans fièvre la réponse pourtant décisive de Matuszewski. Je ne tremble pas dans une attente pleine d'inquiétude. Il me semble que ce volume n'a déjà plus aucun rapport

avec moi. Il a existé, il est mort. Peut-être y a-t-il dans cette indifférence la conscience de ma propre incapacité. Et cependant, au fond de ma cervelle, se loge le vague espoir d'un bon accueil, l'espérance incertaine du triomphe. Mais ceci est passager, car je n'ai pas de chance, et même si j'avais du talent, je ne vaincrais pas, je resterais dans l'ombre des foules grises et anonymes. »

Le futur lauréat du prix Nobel était en même temps sous l'impression d'un drame d'amour ; aussi le ton du journal devient-il de plus en plus découragé :

« Il est évident que je suis créé pour tout manquer, ou bien plutôt encore pour que tout me manque. Au fond cela m'est parfaitement égal que mon nom soit connu ou non partout, et que les hommes et les tableaux que j'ai créés intéressent, enchantent, ennuient ou offensent. »

Mais la page suivante du journal dément cette indifférence à la Schopenhauer, très à la mode à cette époque.

Cette page est pleine de chiffres. Tout d'abord le nombre 408, puis 24 et 17, avec la mention : « je pourrais avoir 17 roubles par mois ». Reymont envisage ici une durée de 24 mois pour « pénétrer dans la littérature ». Il reconnaît que, pendant deux ans, il ne pourra rien gagner. Il faut donc posséder un « capital ». Il a, ou il compte qu'il peut avoir 408 roubles (probablement : 8 roubles en caisse et 400... qu'il espère recevoir, Dieu sait d'où !) Enfin, il rédige ses comptes futurs. « Il me faut : divers : 6 roubles par mois ; thé : 60 kopeks ; sucre : 1 r. 20 k. ; cigarettes et tabac : 2 r. ; blanchissage : 1 r. 50 ; loyer : 3 r. ; cordonnier et tailleur : 2 r. ; lumière et chauffage : 2 r. ; service : 1 r. 50 k. En tout : 24 r. 80 k., c'est-à-dire 25 roubles. Il me faut donc 600 roubles d'avance pour 2 ans, pour pouvoir m'installer à Varsovie. »

Quel budget à la Diogène ! Trois roubles pour le loyer ! La plus minuscule pièce coûtait alors 6 ou 7 roubles par mois. Il pensait donc la partager avec un colocataire. Quant aux diners, 20 kopeks par jour, c'était véritablement prévoir une maigre chère. Malgré tout, il lui manque encore 200 roubles !

En outre, il faut s'équiper, acheter un lit, une couverture, des draps, des « ustensiles de cuisine » : un verre, une cuillère, une soucoupe. Sans compter les « frais de représentation ». Varsovie, ce n'est pas le jardin de la gare de Rogow, situé entre les deux villages de Krosnowa et de Lipce ; c'est même quelque chose de beaucoup plus élégant que la salle d'attente de Rogow. Il faut des vêtements convenables ! Il prévoit donc : un pardessus d'hiver, un paletot d'été, trois complets, « deux paires de caleçons », et une

magnifique provision de linge ; les « 6 chemises » d'abord prévues sont barrées et remplacées par 12 chemises.

Le passif est compté sur un feuillet à part. Il doit 3 roubles au buffet de la gare, 5 roubles à l'auberge (de Lipce sans doute), et différentes sommes à l'un et à l'autre. Nous trouvons en particulier 3 roubles prêtés par un certain Boryna. Ne serait-ce pas le futur héros des « Paysans » ? En ce cas il faudrait reconnaître quelle renommée mondiale Boryna a recueillie comme intérêt de ces 3 roubles, prêtés au pauvre petit employé de chemin de fer.

En somme, Reymont a environ 80 roubles de dettes. Il conclut donc avec mélancolie sur le verso du feuillet :

« Si j'avais 1.000 roubles, je pourrais faire quelque chose, mais ainsi ? »

L'éloquence des chiffres lui enseigne que, même si Matuszewski lui envoyait une réponse enthousiaste, il n'y aurait pas moyen d'entrer dans la carrière littéraire régulière, telle qu'il se la représente. Il préfère donc se persuader que la réponse sera défavorable, qu'il n'aura jamais de chance :

« Que je vive dans mes œuvres pendant quelque cent ans, cela m'est bien égal, puisque je ne le saurai pas. »

Nous ne savons pas quelle a été la réponse de Matuszewski, car le journal s'arrête précisément à cette époque — au seuil de sa vie littéraire. En tout cas, cette démarche n'a pas été inutile : Matuszewski remarqua quelques-unes des nouvelles et Reymont, encouragé, les donna à « La Voix ». Deux ans plus tard, il devait se

rendre déjà célèbre par son « Pèlerinage à Jasna-Gora ».

A ce moment, il abandonne les chemins de fer et se rend à Varsovie. Il renonce aux quantités prévues de complets, linge, pardessus... Il loue un logement à Dieu sait quel prix, peut-être 1 rouble, car il partage avec plusieurs ouvriers sa chambre de la rue Swietojanska. De nouveau, la faim lui ramène l'entérite, mais il réalise son rêve : il vit dans une atmosphère littéraire. Quant à savoir si elle lui en imposera longtemps ou si elle le blessera, c'est une autre affaire, l'essentiel c'est qu'il « entre dans la vie littéraire » à laquelle il rêvait depuis cinq ans déjà.

Il y a une phrase dans son journal qui date de ces jours de découragement et de dépression où il attendait la réponse de Matuszewski :

« J'écrirai malgré tout, je dois écrire : j'obéis à quelque chose qui est en moi tout. »

Ce démon de la création, comme l'appelaient Stanislas Witkiewicz, « cette chose qui est en moi tout », dépeint très exactement le jeune Reymont. S'il avait eu alors la possibilité de choisir entre la richesse et le bien-être d'un côté, de l'autre la misère et les lettres, il aurait choisi la misère mais avec la possibilité de créer.

Sans cette dose de fanatisme, sans cet oubli de soi, sans ce désintéressement sacré, on peut appartenir à une société artistique, mais on ne sera jamais un créateur.

(D'après une étude d'ADAM GRZYMALA-SIEDLECKI)



JEUNE FILLE POLONAISE



LES VOYAGES



Une page d'Attilio Begey

Sur le Seuil du Départ

Mon âme est trop pleine d'émotions pour que je puisse rendre ce que j'ai senti...

On peut facilement parler, aussitôt qu'on les a vus, du panorama d'une ville, de ses palais, de ses cours, de ses monuments, de ses industries..., mais, de ce qui se cache dans les cœurs, de ce rayonnement de vie qui en sort peu à peu au fur et à mesure qu'on s'approche de ses habitants, et qui vous révèle, chez eux, toute une tradition de vertus, de beauté, d'héroïsmes, tradition qui donne à leurs paroles l'accent presque mystérieux de l'infini, la force inconnue de l'esprit, la lumière qui se répand et qui opère en même temps sur vos pensées..., oh ! tout cela ne peut être rendu tout de suite, car cela vous conquiert, vous transforme, et vous avez besoin, après cela, de vous retrouver vous-même.

C'est ce que j'ai trouvé en Pologne.

J'avais déjà visité Varsovie, il y a quarante ans. Je l'avais connue et vénérée *martyre*, et l'âme de Varsovie avait déjà alors pénétré mon âme, ses larmes de sang avaient déjà laissé sur mon esprit leur trace, comme jadis la figure du Christ sur le suaire de Véronique, trace ineffaçable. Aujourd'hui j'ai revu Varsovie dans la joie, dans le triomphe qu'elle a mérités. Et son âme nouvelle a revêtu de fêtes ses manifestations. Et moi, le moindre entre les nombreux amis de la Pologne dans mon pays, j'ai eu l'honneur de les partager et d'admirer son élan pour sa sœur l'Italie.

Mais quoi dirai-je de Wilno ?

Si dans les catacombes de Rome on garde les traces et les souvenirs de tout ce que la foi dans le Christ a produit de plus saint, de plus héroïque au moment où elle a apparu dans le monde, Wilno m'a fait l'impression

de garder dans sa nature poétique, dans ses enfants, dans les restes de son passé, le charme intime de l'âme polonaise, ce charme ineffable qui s'empare de vous, sans que vous sachiez comment cela arrive, puisque c'est comme un monde invisible qui vous entoure, vous pénètre, vous subjugue.

Si Varsovie a la grande vie, je crois que Wilno en a le secret.

L'âme polonaise de ces deux villes est inséparable. Il ne peut y avoir de Pologne sans Varsovie, il ne peut y avoir de Pologne sans Wilno. Les séparer ce serait un crime, ce serait comme couper en deux l'enfant biblique du jugement de Salomon.

A Wilno, j'ai approché les grands et les humbles. J'ai voulu *sentir* l'âme de tous. J'ai fait sortir la voix harmonieuse du peuple, de même que j'ai entendu la voix grave et autorisée des savants, mais tous, et surtout la jeunesse sacrée de l'Athénée de Batory, dans une riche variété de couleurs et de tons, m'ont fait prendre conscience d'une seule, d'une unique vérité : c'est que cette âme, l'âme de votre histoire, de vos saints, de vos héros, vibre à Wilno et attend, dans l'impatience d'être unie indissolublement à son corps, à sa nation, à celle que Dieu lui-même lui a donnée : la Pologne.

Dans ces sentiments, pleins de plus grandes espérances, je quitte cette Patrie idéale.

Je parlerai aux Italiens de chacun des moments si précieux que j'ai passés ici, de tout ce que j'y ai reçu, et en évoquant tout cela, je rallierai toujours plus l'Italie à la Pologne et je revivrai moi-même ces jours, les plus beaux de mon âge déjà si avancé.

Varsovie, 14 Juillet 1921.

ATTILIO BEGEY.

(1) Attilio Begey a écrit cette page après sa première visite à la Pologne délivrée.





LA MUSIQUE



BALLADE DE CHOPIN

I

Le vent berçait dans les branches la pleine lune d'argent
Et laissait tomber à terre la rosée des jasmins ;
La Musique et le Génie causaient comme des parents
Près du berceau d'un fils, dans le bocage serein.

Puis le vent sanglota dans la cheminée comme une viole,
Un cri plaintif sonna aux vitres en larmes de pluie,
Un chant triste de grillon dans les fentes du sol
Répéta comme refrain, le « pourquoi » et le « si »...

Et le concert divin ébranla la maison antique ;
Les ondes des fleurs aux murs se sont fléchies en arcs,
Le son des cloches retentit, des cloches-merveilles
[magiques,
Le cœur de Chopin sonnait contre l'airain céleste de
[l'Art.

II

O trépied de la Sybille, o fée enchantresse,
Qui annonces la révélation des sons fascinateurs,
Qu'es-tu ? Jeu du soleil enclos dans une caisse
Ou livre d'initiés aux mains des enchanteurs ?

Tu trembles, frère des cieus, tu sanglotes en spasmes,
Tes nerfs fins frémissent et pressentent un Titan.
Le bois sans vie s'anime d'un mystique enthousiasme
Et les pédales fléchissent les genoux en priant...

Oh ! donne-nous tes doigts, donne-nous tes mains saintes
Que la lumière jaillisse de ces touches muettes !
Qu'il est pâle, ton visage, dans la sanglante étreinte
De la couronne d'épine des artistes-poètes. .

III

Il joue. Il chancelle dans des gestes berceurs.
Ce n'est pas un homme, c'est un bleuâtre rayon.
La floraison des doigts blancs, dans une tourmente de
[lueurs,
Enlace l'instrument de la sublime folie des sons.

Le chant s'enveloppe de chants, en des chants s'amon-
[celle,
Il s'évanouit dans le « piano » et dans le « forte »
[s'accroft,
Un air comme un oiseau se lève et tend les ailes
L'air — mazourka, polonaise — une amante du pays
[sarmate.

Et l'instrument féérique prend cent formes nouvelles :
Il danse avec une jeune fille à des noces rustiques,
Ou balaie d'un kolbak le sol devant une demoiselle,
Ou brandit la main et s'enlève en un bond énergique.

Sur un cheval noir, dans une précieuse armure,
Suivant Sobieski à Vienne, il mène la polonaise ;
Avec les lamentations des mendiants, il murmure,
Et sur la flûte du père ses sons plaintifs se taisent...

IV

C'était une marquise triste. Il l'appelait Nostalgie.
Il la caressait, les soirs, comme la Sulamite pâle,
L'automne faisait tomber l'or des arbres noircis,
En étendant aux allées le velours de ses pas.

Il la suivait toujours muet, rêveur, anxieux,
Ses yeux étincelaient de fièvre et de crainte.
Comme un page il glissait dans le parc silencieux.
Il était ménétrier. La foule l'appelait Chopin.

La foule qui ne comprenait guère le sublime et le beau,
La foule qui ne sent point — criarde, irréfléchie ;
Le rire est bouffon pour vous — pour lui, c'était un
[« scherzo » ;
Votre vie est un marché — une ballade pour lui...

V

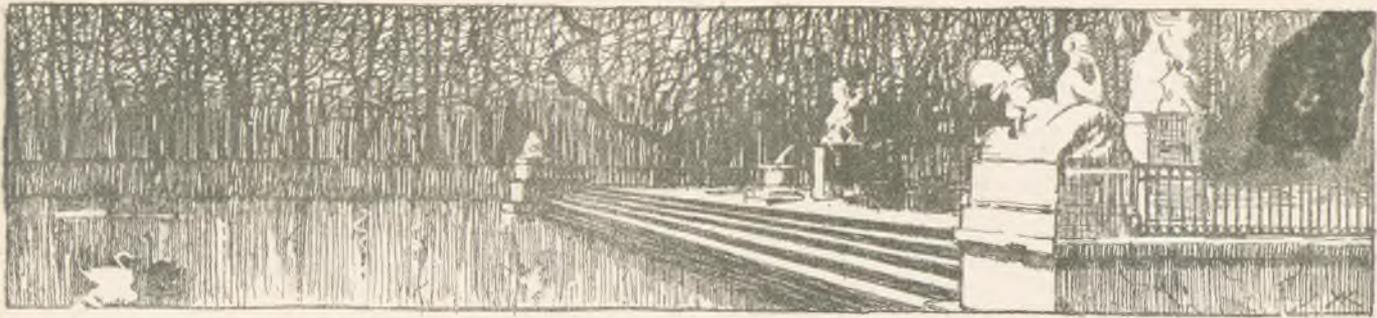
Une fois, quand l'horloge avait sonné minuit,
Un tourbillon de sons remplit la ville de terreur :
La corde s'est rompue où naissaient les féeries..
« Ho là ! Au secours ! Chopin, Chopin qui meurt ! »

La pluie d'automne fouettait en sifflant les fenêtres,
Les érables inclinés se lamentaient au jardin,
Les « pourquoi » et les « si » accoururent près du Maître,
Et la Marche funèbre ébranla les tocsins.

Oh, marquise, nostalgie, ne t'enfuis pas maintenant !
Il faut qu'il t'atteigne aussi, ce cauchemar.
Que les pleureuses de sons tressent leurs doigts sur tes
[tempes !
Peut-être qu'une ballade naîtra des cris de désespoir.

Musique ! Ne laisse pas faucher cette tête royale ;
Enlève-le du lit de mort sur un char de feu,
Donne-lui un clavier de soleils et d'étoiles,
Qu'il joue un hymne suprême de la Maison de Dieu !

GEORGE BRAUN,
(Traduction de Wanda Luczyk Wihowska)



LA PHILOSOPHIE POLONAISE

HOENE - WRONSKI

Hoene-Wronski, dont on a fêté, il n'y a pas bien longtemps, le cent cinquantième anniversaire, est peut-être l'un des hommes les plus étonnants de la Pologne contemporaine. Les uns le prennent pour un fou, d'autres pour un mage ; dans les catalogues des marchands de vieux livres, vous verrez ses œuvres rangées le plus souvent dans la rubrique : Occultisme. S. Sirolawski l'appelle « un Maître polonais de la Grande Kabbale » et il a donné dans le *Swiat* (Le Monde) du 21 Avril 1928, la description d'un appareil, « le prognomètre », que Wronski aurait inventé pour connaître l'avenir, du moins d'après Eliphas Lévi qui a fait la connaissance de Wronski vers l'année 1850. Mais il existe aussi des savants et des philosophes qui refusent catégoriquement de voir en Wronski un adepte de la magie et des sciences occultes et qui, au contraire, admirent en lui un philosophe original et profond, un très grand savant.

Wronski est né en 1778 en Grande Pologne. A cette époque, le premier partage de la Pologne venait à peine de s'accomplir ; l'enfance de Wronski s'est donc écoulée dans cette période trouble et inquiète pendant laquelle les Polonais se sont débattus au milieu de difficultés sans nombre, essayant de transformer et de rénover leur pays, de lutter contre la corruption intérieure et de repousser les ennemis du dehors. D'ailleurs, Wronski, tout jeune encore, a pris part à ces luttes, puisque en 1794, à l'âge de 16 ans et déjà lieutenant il reçoit l'ordre de « *Virtuti militari* » pour sa défense contre l'armée prussienne. A la bataille de Maciejowice, il commandait une batterie ; il fut fait prisonnier et emmené en captivité en même temps que Kosciuszko. Il prit alors service dans l'armée russe ; puis, quand il apprit la formation des légions polonaises en Italie, il demanda au tsar Paul I^{er}, et il obtint l'autorisation de quitter la Russie pour aller s'engager dans les légions.

Jusque vers 1800, et sauf pendant le séjour qu'il fit en Allemagne, Wronski a donc mené la vie active et aventureuse d'un officier de cette époque ; mais ce n'était pas là sa vraie destinée : « A peine rentré dans les légions polonaises en France, dit-il, j'ai conçu des germes de hautes vérités nouvelles, surtout de vérités scientifiques, qui me semblaient assez graves pour

devoir y dévouer ma vie. En conséquence, j'ai donné immédiatement ma démission, et dès alors, retiré en France pour m'y livrer exclusivement à mes nouveaux travaux scientifiques, je suis resté ainsi, dans cet illustre pays, durant cinquante années ».

Pendant cinquante ans, en effet, Wronski va essayer avec une constance infatigable et émouvante, de répandre dans le monde ses idées philosophiques et ses découvertes. Il travaille dans la solitude, dans la pauvreté ; voici ce qu'il écrit sur lui-même en 1851 : «... après avoir subi en France, durant les longues années de ses travaux, une existence proche de la misère, il fut réduit, dans l'hiver de 1849, immédiatement après la publication de sa « Réforme du Savoir humain », à la nécessité de vendre au poids du papier ce qu'il lui restait de ses ouvrages, pour ne pas laisser mourir de faim sa famille... » La plupart des gens auxquels il s'adresse l'ignorent et le prennent pour un fou. L'Académie des Sciences à laquelle il envoie ses premiers travaux, renonce à le comprendre. Napoléon, le tsar de Russie, le prince Louis Napoléon, le prince Czartoryski, la marine impériale russe, les « nations civilisées », les « hommes supérieurs de tous les pays », reçoivent tour à tour des épîtres, des adresses, des appels, toujours rédigés en français et dont personne naturellement ne tient compte.

Il faut avouer que ces œuvres de Wronski ont un aspect particulièrement rébarbatif. Wronski était avant tout un mathématicien ; il avait découvert, ou du moins il le prétendait, la loi mathématique initiale capable de donner, par des développements spéciaux, « l'explication définitive de l'univers physique et moral ». C'est ainsi qu'il met le bonheur humain en équation et qu'il arrive, par des calculs purement mathématiques, à trouver les conditions de l'état social idéal des hommes ! Mais, de cette façon, toute son œuvre philosophique est hérissée de formules effarantes.

En réalité, si l'on a la sagesse de ne pas se buter à ces formules, la philosophie de Wronski est très accessible et profondément digne d'intérêt.

**

Les années qui s'écoulent depuis la naissance de Wronski jusqu'à sa mort, survenue en 1853, sont caractérisées par une instabilité générale qui a régné

dans toute l'Europe, mais surtout en France où les révolutions et les gouvernements se succédaient avec une rapidité déconcertante. Or, Wronski a passé la plus grande partie de sa vie en France. Si vous joignez à cela les échecs et les désillusions qui succédaient inévitablement aux efforts de restauration incessamment renouvelés des Polonais, du temps même des partages, puis pendant l'Empire, puis en 1830, puis en 1848, vous aurez une idée du désordre mental qui devait en résulter logiquement.

Wronski a cherché avant tout à mettre en évidence les causes de cette inquiétude et de cette incapacité où se trouvait l'Europe, de rien créer de stable, de permanent et de durable. Il les a exposées plus d'une fois, il les a résumées avec sa précision et sa lucidité habituelle :

« 1° Il n'existe aujourd'hui, ni dans l'ordre religieux, ni dans l'ordre politique, ni généralement dans l'ordre philosophique, aucune vérité fondamentale, qui soit reconnue universellement.

« 2° De là résulte l'actuelle confusion générale des idées ; confusion qui cause et causera encore longtemps les incessantes révolutions des peuples civilisés.

« 3° Et de là résulte en même temps, l'impossibilité où l'on est actuellement de mettre, par la raison, un terme à ces convulsions révolutionnaires ; car, d'après le premier des faits présents, nul homme ne possède aujourd'hui de vérités universelles que l'on puisse faire valoir à tous les partis ».

C'est parce que nous ignorons encore les vérités universelles et, en particulier, la destinée des nations et notre propre destinée, c'est parce que nous sommes obligés d'agir sans avoir la certitude et la connaissance absolue qui doivent diriger notre action, que nous arrivons à des résultats aussi médiocres et aussi incertains : « Quel est aujourd'hui, dit-il encore, l'homme qui, au fond de sa conscience, porte la conviction de sa réalité absolue, indestructible ? »

La grande erreur de l'humanité consiste à ignorer le problème qui se pose à elle ; elle a renoncé à découvrir la vérité absolue. La science a bien cru la découvrir en prenant pour source de cette vérité l'observation et pour base de certitude, l'expérience. Mais les hypothèses et les lois que nous en déduisons par application de notre jugement, ne s'étendent qu'à la sphère des faits et n'ont ainsi que le caractère du fini : « Elles ne formeront jamais des vérités universelles dont le caractère est l'Infini ». Ainsi la science, dans sa constitution actuelle qui en exclut l'idée de l'Infini, est incapable d'atteindre l'absolu et, par conséquent, de résoudre le problème de l'Humanité.

Du moins, la Religion, dont l'objet est précisément de nous renseigner sur nos destinées futures, nous apporte-t-elle la solution désirée ?

Wronski n'a aucun doute sur la source divine de l'Évangile ; il a écrit sur le Christ une page d'une émouvante beauté où il prétend même, d'une manière

expresse, avoir démontré rationnellement la divinité du Christ. Seulement, il donne de l'Évangile une interprétation messianiste. L'Évangile ne serait pas la dernière révélation de Dieu ; le Christ nous a formellement promis la vérité absolue : « Mais le Paraclet, cet Esprit Saint que mon Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera tout et vous remettra en mémoire toutes les choses que je vous aurai dites » ; et puis : « J'ai encore bien des choses à vous dire, mais elles seraient pour le moment hors de votre portée. Tandis que, quand viendra cet Esprit de Vérité, il vous enseignera toute la vérité ». (Évang. de St Jean). Le Christ ne nous a donc pas donné lui-même cette vérité absolue ; il l'a refusée à Nicodème qui lui demandait « Comment ces choses peuvent-elles être faites ? ».

Certes, Wronski connaissait bien la réponse du Clergé, et il recommandait lui-même de pratiquer les mystères du baptême et des autres sacrements, mais il prétendait que Jésus-Christ nous avait promis justement « d'expliquer ces mystères en nous faisant connaître la vérité elle-même : « Il vous enseignera tout ».

Ainsi, pour Wronski, l'Évangile nous pose encore des problèmes que nous devons résoudre nous-mêmes ; le Christ nous a seulement indiqué la route que nous devons suivre, mais c'est à la raison humaine appuyée d'une part sur la science, d'autre part sur la Religion, qu'il appartient de découvrir la vérité absolue.

**

En Avril 1848, Wronski publiait son « Adresse aux nations civilisées sur leurs sinistres désordres révolutionnaires », et il écrivait alors : « Qui êtes-vous ? me demanderez-vous peut-être... Un homme isolé et inconnu au monde, un homme qui, sur l'appel du Directoire, est venu en France pour combattre les ennemis de la liberté et qui, surtout, pour amener progressivement la découverte de la vérité, depuis un demi-siècle qu'il habite la France, y a produit de nombreux ouvrages, scientifiques et philosophiques ».

L'activité de Wronski est, en effet, prodigieuse. Sur les bases philosophiques que nous avons indiquées, ou plutôt à côté d'elles et leur servant de démonstration et de corollaire, il a construit un édifice scientifique formidable. Il s'est intéressé à toutes les questions qui préoccupaient son temps, la locomotion à vapeur, la forme de la terre, l'heure des marées, la souveraineté du peuple, le socialisme ; il a fait des cours de géographie qui témoignent d'une érudition fantastique, des cours d'astronomie, des cours de chimie ; ses idées sur la musique ont enthousiasmé Gounod et sont parvenues jusqu'à Debussy. Enfin, la mort le surprit en 1853. Il repose dans le cimetière de Neuilly, et Gounod a fait graver sur sa tombe ces paroles d'Isaïe qui semblent devoir se réaliser aujourd'hui : « *Erit sepulchrum ejus gloriosum* » (Sa tombe deviendra glorieuse).

M. STROWSKA.

La Vie Economique

LA SITUATION ECONOMIQUE ET FINANCIERE DE LA POLOGNE

M. Dewy, conseiller financier du gouvernement polonais, a publié son rapport sur la situation économique et financière de la Pologne pour le premier semestre de l'année budgétaire.

Il y relève les faits suivants :

La réserve de 175 millions de zlotys de la Banque de Pologne, qui provient de l'emprunt de stabilisation, reste intacte. Le revenu net des chemins de fer (226 millions de zlotys) et des Postes et Télégraphes (29 millions de zlotys), atteint au total 255.500.000 zlotys, destinés aux travaux d'aménagement : urbanisme, bâtiments publics, maisons ouvrières à bon marché, écoles, chemins de fer, canalisation, etc.

Le bilan commercial accuse une progression de 20 % sur le trimestre précédent, diminuant d'autant son passif. Les emprunts extérieurs, les crédits de marchandises et en banque couvrent le déficit, qui n'entame pas la réserve de la Banque de Pologne.

La somme de 113 millions de zlotys a été avancée pour l'intensification de la vie économique (développement de l'industrie, avances pour les récoltes, etc.)

Le développement industriel accuse des progrès constants et la récolte a donné des résultats satisfaisants.

L'IMPORTATION DE LA VIANDE DE PORC EN FRANCE

Un wagon, chargé de viande de porc et expédié de Debica le 26 Novembre 1928, est arrivé à Paris le samedi 1^{er} Décembre dans l'après-midi. Immédiatement après l'arrivée du wagon, on examina la viande, qui, en très bon état de conservation, put attendre

jusqu'au lundi suivant. Le lundi, au matin, la viande fut apportée aux Halles où elle se vendit rapidement. Le Consulat général de Pologne avait envoyé un de ses employés pour vérifier sur place l'état de la viande et connaître l'opinion des acquéreurs. Il a été constaté que cette viande, malgré ce retard de deux jours et demi dû à son arrivée un samedi, n'avait rien perdu de sa fraîcheur. De l'avis des acquéreurs, elle était parfaitement préparée. L'état de la marchandise et son expédition ont éveillé un contentement général. On n'aurait pas cru que la Pologne pouvait faire concurrence à la Hollande à ce point de vue.

On a payé pour la viande polonaise 11 fr. le kilo, alors que ce même jour, on payait (porc Hormand extra) aux Halles 11 fr. 50, 11 fr. 80 et 12 fr.

L'intérêt de ces importations est donc très grand, d'autant plus que les expéditions de Hollande ou de l'intérieur du pays pour le marché parisien, sont relativement faibles. Les grandes banques françaises ont exprimé leur intention d'accréditer les marchandises de Pologne dans la proportion de 70 à 80 % au lieu des 6 à 8 % qu'elles accordaient l'an passé.

De cette première expédition du 26 Novembre dépendait le sort futur du transport de la viande par voie de terre, indépendamment d'ailleurs des transports qui pourront se faire par mer, via Gdynia-Le Havre. Le résultat de cet essai servira de base à l'établissement d'un accord entre la France et la Pologne, pour une provision de viande d'environ 800.000 dollars.

Toutes sortes d'autres questions économiques intérieures, par exemple, les races de porcs à favoriser, ou les nouvelles constructions d'abattoirs dans différentes villes, sont liées pour la Pologne à cet accord.



La grande industrie polonaise : UNE MINE A SOSNOWICE

LA MER

LES TRAVAUX DU PORT DE GDYNIA

Le Comité qui dirige les travaux de construction du port de Gdynia a reçu l'ordre d'accélérer les travaux pour que la première zone du port soit terminée au printemps de l'année prochaine. Conformément au programme prévu par le projet de budget de 1929/30, un crédit de 13 millions de zlotys vient d'être ouvert à cet effet qui permettra l'exécution du projet. Quand la première zone sera construite et la construction de la ligne houillère terminée, le port de Gdynia sera prêt pour le chargement des grands transports transocéaniques.

DE GDYNIA A L'AMERIQUE DU SUD

Une ligne de communications directes entre Gdynia et l'Amérique du Sud vient d'être établie à la suite d'un accord entre le Gouvernement polonais et la Compagnie des Chargeurs réunis.

Le vaisseau, le « Krakus » emmènera les émigrants polonais vers l'Amérique du Sud. La traversée, de 26 jours, se fera dans d'agréables conditions. Bibliothèque, radio et cinéma distrairont les passagers, qui pourront aussi flâner à l'aise sur les trois ponts du navire. Un autre vaisseau, le « Swiatowid » assure également le service de la ligne. Les départs ont lieu toutes les six semaines, et chaque fois, c'est 500 ouvriers polonais environ qui s'en vont pour gagner leur vie hors de la patrie surpeuplée.

Ils vont vers les Républiques amies de l'Amérique du Sud, sous le double pavillon français et polonais, symbole de l'entente étroite de la Pologne et de la France dans l'effort et le travail.

QUELLE FLOTTE FAUT-IL A LA POLOGNE ?

La Pologne dispose de 20 vaisseaux, jaugeant 40.000 tonnes. C'est un commencement. La vie économique d'un peuple de 30 millions d'habitants nécessite une bien autre flotte, et en attendant de la construire, la Pologne emprunte les navires des autres Etats. En 1926, n'a-t-elle pas exporté un million et demi de tonnes dans les pays baltes ? autant dans les pays de la Mer du Nord ? un million 750 mille tonnes dans ceux de la Méditerranée ? sans parler de son commerce avec les deux Amériques et l'Orient !

Il nous faudrait dès maintenant, calcule le « Cour-

rier de Cracovie », un tonnage de 230.000 tonnes, soit 115 vaisseaux jaugeant l'un dans l'autre 2.000 tonnes, rien que pour le commerce avec les pays riverains de la Baltique, en comptant que chaque vaisseau peut faire par an 24 voyages. De même, 133 navires, à 2.500 tonnes chacun, seraient nécessaires pour la Mer du Nord... Bref, en tout, 284 bâtiments, jaugeant ensemble 707.000 tonnes.

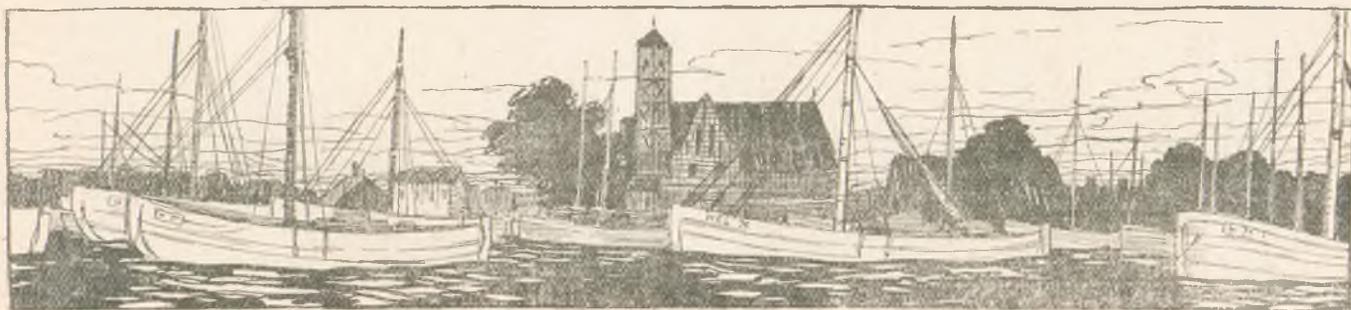
Ces chiffres illustrent, pour le domaine maritime, l'effort énorme que la Pologne devra fournir. Mais n'en aura-t-il pas été ainsi pour elle sur tous les points ? Elle réussira ici comme elle a réussi ailleurs.

Un Comité Polonais pour une Flotte Nationale vient de se fonder. On peut lui faire confiance.

LE RAPPROCHEMENT POLONO-DANTZIKOIS

Au cours d'une réunion du parti libéral, le sénateur Jewelowski a fait un important discours dans lequel il a mis en relief les nombreux avantages que la Ville Libre a tirés déjà de sa politique d'entente et de conciliation avec la Pologne. En particulier grâce à la conclusion d'une convention avec l'Etat polonais établissant un régime de tarifs de transport uniforme sur les territoires de la Pologne et de la Ville Libre, les tarifs des marchandises qui passent par Dantzig ont diminué d'un tiers. Cette convention a eu non seulement pour effet d'accroître les exportations effectuées par le port de Dantzig, mais aussi de déterminer une baisse de prix considérable. D'autre part, les produits de l'industrie dantzikoise sont écoulés en grande partie sur le marché polonais, ce qui n'est pas sans influencer le taux général de la production. Aussi est-il indispensable, si l'on veut faire durer cette conjoncture favorable, de ne pas s'écarter de la ligne de conduite adoptée dans les relations avec la Pologne par le nouveau Sénat dantzikois, qui veut l'entente entre les deux parties.

En ce qui concerne enfin les relations économiques entre la Pologne et l'Allemagne, le sénateur Jewelowski a exprimé l'espoir que les négociations commerciales seront prochainement reprises, entre les deux Etats. La Ville Libre étant directement intéressée à la conclusion d'un traité de commerce polono-allemand, le sénateur Jewelowski serait disposé à prendre l'initiative d'une médiation entre les deux parties.



LA GRANDE GUERRE

A Travers le Front



MADAME SOPHIE ZAWISZANKA

Des roses dans les mains, des roses à son corsage, nimbée de lumière dans son frais costume, quelle douce jeune femme !

Et moi qui la connais, je la vois dans la nuit, dans la boue, seule sur un chemin qui mène d'un côté aux lignes russes, de l'autre au front autrichien ; dans son cœur est la joie des entiers dévouements.

Madame Sophie Zawiszańska a combattu pour sa patrie.

En 1910, déjà, elle fut une des trois personnes qui, en prévision de la « guerre générale pour la délivrance des peuples », appelée par Mickiewicz, attendue par Pilsudski, fondèrent à Cracovie une association de francs-tireurs, les « Druzyny Strzeleckie », clandestine, il va sans dire.

En 1914, la guerre la trouve prête, elle, et aussi les jeunes femmes qu'elle dirige.

Les souvenirs qu'elle vient de faire paraître sous le titre : « *A travers le Front* » (Poprzez Fronty) nous donnent la vision vivante et intense de ce que fut la guerre pour les Polonais groupés autour de Pilsudski. Avec quelle force ce chef attirait les âmes, quel enthousiasme il leur versait, on s'en rend compte par plus d'une page brûlante, et d'abord par la dédicace :

*A Celui qui nous a permis de vivre
les plus beaux moments de notre vie
au Commandant*

JOSEPH PILSUDSKI

*en hommage de reconnaissance éternelle
je dédie ce livre*

..

Ce qu'était en 1914 l'état des esprits féminins en Pologne, la préface nous le dit par la plume très autorisée de Madame la Maréchale Pilsudska, qui fut en ces temps-là, elle aussi, une combattante, « la camarade Ola » :

« Après l'échec de l'insurrection de 1863, le silence des cimetières enveloppa le pays entier, le knout moscovite régnait, tout-puissant.

« Mais peu à peu, les partisans du « travail organisé » commencent à donner des signes de réveil. Tous leurs actes du début sont légaux ; ils luttent pour conquérir toutes les libertés, sauf les libertés politiques.

« Le rêve de regagner notre indépendance extérieure doit aujourd'hui s'effacer devant les efforts faits en vue de regagner notre autonomie intérieure... Le bonheur de la masse ne dépend pas uniquement de sa force et de son autonomie politique, mais de la possibilité où elle se trouve de prendre part à la civilisation générale et de développer la sienne propre », écrit en 1882 Swietochowski, le plus remarquable des positivistes.

« Toute la jeune génération s'élevait dans cet esprit. On lui apprenait à considérer le dernier soulèvement comme l'œuvre de quelques têtes brûlées...

« C'est en 1892 seulement, après le Congrès de Paris, que le P. P. S. prit pour mot d'ordre l'indépendance de notre Patrie et en fit le centre de son programme.

« La guerre russo-japonaise contribua à répandre dans des sphères plus larges les rêves d'indépendance et de liberté. Tous les esprits actifs de la Société, ceux qui ne pouvaient supporter l'esclavage, se réunissent sous l'étendard du P. P. S.

« Mais l'ensemble restait indifférent à leurs aspirations. Des centaines d'espions et de provocateurs incendièrent le Royaume. On commençait alors à introduire des armes, à installer des laboratoires pour les bombes et les matières explosives. Une petite poignée de femmes prit part à ce travail, comme en 1863. Elles

transportaient sur elles des armes à travers la frontière, elles les cachaient dans les magasins, elles servaient d'aides dans les laboratoires, elles prenaient part aux luttes, elles écoutaient les conférences avec un enthousiasme silencieux, elles popularisaient les œuvres de guerre.

« La révolution échoua — les plus braves agonisèrent sur les potences, les autres remplirent les prisons russes.

« Mais ceux qui restèrent ne se découragèrent pas. Ils profitèrent des conditions plus faciles qu'ils trouvaient en Galicie et à l'étranger, et ils y organisèrent immédiatement un travail nouveau ; grâce à un effort incessant, ils établirent les cadres de la future armée polonaise. Les citoyens raisonnables et de sens rassis appelaient cela « jouer au soldat ».

« Et de nouveau, quelques femmes qui croyaient fermement à la possibilité d'une guerre européenne, se préparèrent dans les Sociétés et les Compagnies de Fusiliers à travailler devant le front et derrière l'armée.

« Cet effort n'a pas été inutile ; nous en verrons les fruits en lisant ces mémoires si vivants et curieux d'une jeune et enthousiaste « éclairceuse... » Seuls, des êtres qui ont grandi en rêvant à la Pologne, qui ont vécu avec le souvenir pieux des insurgés, sont capables d'atteindre à de tels sacrifices.

« Cette poignée de femmes éclaireurs a pris sur ses épaules un fardeau beaucoup plus lourd que celui des hommes, des légionnaires. Il est plus facile à un soldat de se battre contre l'ennemi ouvertement, à son rang, parmi ses camarades, qu'à une femme désarmée, livrée à elle-même et à sa propre énergie, de traverser le front.

« Je me permets d'ajouter ici quelques mots d'Emilie Plater sur Bobolina, héroïne grecque des luttes de 1825 pour l'indépendance, qui arma trois navires et en prit elle-même le commandement :

« Les hommes, en se battant, remplissent leur devoir. Bobolina a fait davantage car elle a lutté non seulement contre l'ennemi, mais encore contre l'opinion publique ».

« Les éclaireuses polonaises de la 1^{re} Brigade, et parmi elles Sophie Zawiszanka, devaient aussi lutter contre les préjugés. Beaucoup de gens à l'âme pusillanime ne savaient les comprendre et elles en ont beaucoup souffert, mais elles n'ont pas cédé ; elles ont entrepris un travail nouveau, désintéressé, inconnu dans l'histoire des guerres, elles ont donné des rapports qui reposent sur l'art de la guerre — comme nous pouvons le voir dans ces mémoires — des rapports consciencieux, exacts et qui pourraient servir de base à des opérations de tactique et de stratégie.

« Seul un ardent désir de libérer notre Patrie pouvait nous attirer vers un travail si dur, et pourtant si joyeux, un amour profond de la Pologne que les romantiques et les exilés du siècle dernier ont appelé non seulement « la prière qui pleure », mais aussi « l'éclair qui étincelle ».

ALEXANDRINE PILSUDSKA.

Vous venez d'entendre le ton grave d'une femme qui assumait pour sa part les plus lourdes responsabilités. Ecoutez maintenant le chant de l'alouette. Cette jeune fille ne craint pas le danger : elle est de trop bonne race. Elle ne songe qu'à la libération de la Patrie,

prochaine, à laquelle elle contribue. Elle n'est dans le fracas des canons et sous la menace de la potence, que joie, rires et chansons

« Le sentiment que j'étais arrivée au sommet de ma vie et que c'était peut-être mon dernier jour, donnait une étrange couleur, une intensité et un éclat tout spécial à mes impressions. Tout mon être s'abandonnait à la grandeur de cet instant historique, il contribuait avec une fierté joyeuse à la création de l'histoire, tandis qu'il devenait cent fois plus sensible aux subtilités de la vie. Jamais encore les arbres que nous dépassions rapidement ne m'avaient paru si proches ; il me semblait voir les collines pour la première fois, et les délicieuses petites vagues de la rivière...

« ... Je ne pouvais m'habituer au bonheur de retrouver l'armée polonaise, la première depuis 50 ans, qui se montrait librement. On ne se douterait pas de la somme de bonheur que peut contenir une poitrine humaine ! Je surmontais avec difficulté le désir souverain de me jeter les bras en croix sur la terre pour la remercier et pour remercier le Seigneur tout-puissant de ce qu'enfin la vie valait la peine d'être vécue... »

« La voici, tout ardente, aux ordres du chef. En la suivant, nous allons rencontrer Pilsudski, qui n'est pas le Maréchal, mais le Commandant, et qui pourtant ne pourra jamais être plus aimé ni mieux servi qu'alors. Nous l'admirons, nous aussi, nous ressentons son influence, à le voir dans ce cadre modeste et familial où il porte les si grands desseins qui feront sa gloire et celle de la Pologne.

Zawiszanka va le retrouver à Cracovie.

« Dans la chambre aux murs couverts de cartes, je trouvai Pilsudski, que je connaissais vaguement pour avoir assisté autrefois à ses conférences sur l'armée, et le chef de l'Etat-Major, Sosnkowski qui m'était, lui, complètement inconnu. Les yeux du Commandant en chef se mirent à briller et il se leva vivement quand il entendit d'où j'arrivais.

« — Des nouvelles de Belina ! Ah ! bonjour, bonjour ! dites-moi vite : ils vivent ? Ils sont sauvés ?

« Je racontai en détail l'histoire du détachement en m'efforçant de parler avec brièveté et netteté. Sur le visage de Pilsudski, le souci et une affection paternelle se peignait ; il respira profondément.

« Comme je vous suis reconnaissant pour ces nouvelles, me dit-il, vous m'avez rassuré..., mais maintenant, que se passe-t-il à la frontière ? Où est l'armée, et combien sont-ils ?

« Ils me conduisirent tous deux vers une grande carte ; ils se penchaient sur elle, tout en écoutant attentivement mon rapport de Slomiki. A un moment donné, j'essayais d'exprimer mon opinion sur la pensée de Belina, mais le Commandant fronça le sourcil et m'indiqua, par quelques mots, que cela ne se faisait pas. Du reste, il était infiniment cordial, de cette amabilité et cette simplicité dont lui seul a le secret. A une question désespérée que je lui posais sur le recul des Autrichiens, sur les dispositions prises à l'égard de la population du royaume, il répondit paisiblement et en détail, et il m'assura qu'il ferait tout ce qui serait possible.

« Il me dit alors quelques phrases qui resteront toute ma vie dans ma mémoire.

« Il me semble que personne, en Pologne, ne ressent autant que moi le fardeau de ce moment et de cette décision... Et cependant j'ai déjà pris une décision et j'en assume toute la responsabilité.

«... Cette heure passée dans la chambre de l'état-major a eu plus d'influence sur moi que des années entières. Le doute n'était plus possible ! Maintenant seulement, le mot « ordre » prenait pour moi sa pleine signification. L'ordre remplace pour le soldat la plus sainte décision intérieure — l'ordre est sa sagesse et son inspiration. Aussi pour le véritable soldat rien n'existe qui puisse l'empêcher d'accomplir l'ordre reçu, rien, du moins à l'intérieur de cette frontière qui s'appelle la conscience, le souffle, la vie elle-même.

« Pourvu que nous ayons quelqu'un à qui obéir !... »

« Aussi je quittai le Commandant en chef avec un soulagement indescriptible, certaine maintenant qu'un homme veillait sur ceux qui dormaient, qu'il pensait pour moi et qu'il décidait pour moi. Je me serais fait couper en morceaux pour prouver que sa décision était la meilleure, car je sentais qu'elle serait toujours d'accord avec ma propre vérité intérieure ».



La jeune fille fut affectée au Service des renseignements.

Sa mission consista à passer du front polonais, près des lignes autrichiennes et allemandes, au front russe, l'ennemi. Mais les dangers étaient presque égaux des

deux côtés, car les troupes de Pilsudski n'étaient pas plus les alliées des Autrichiens et des Allemands que des Russes. Ils attaquaient ensemble un ennemi commun, et voilà tout. Mais Pilsudski gardait le secret sur ses organisations, et ses troupes étaient prêtes à lutter contre tous les oppresseurs de la patrie, selon l'opportunité du moment. A lire les Mémoires de Zawisanka, on comprend l'étrange et terrible situation des troupes polonaises.

Au reste, elle ne pouvait durer. Les Empires Centraux voulurent dissiper leurs inquiétudes et leurs soupçons en exigeant des Polonais le serment de fidélité. Ceux-ci le refusèrent. Ce fut la fin des Légions, dès 1915.

Ce ne fut pas la fin de l'effort polonais. Notre héroïne, en particulier, s'employa à la rédaction d'une gazette populaire, « Bartosz », destinée à recruter des soldats pour de futures Légions. Les menaces des Allemands et des Autrichiens terrorisèrent les imprimeurs et la gazette cessa de paraître. Mais, en 1917, nous retrouvons Zawisanka au cœur de l'opposition contre l'occupation autrichienne.

La Pologne a triomphé. Zawisanka, devenue Madame Kern, élève ses enfants et regrette seulement de n'avoir pu se joindre aux défenseurs de Léopol, aux volontaires de la Vistule, aux insurgés Silésiens...

Volontaire aux Légions de Pilsudski

(Extraits des mémoires de Zawisanka)

LE DEPART POUR LA GUERRE

(La jeune Polonaise, à sa maison de campagne de Goszyce, près de Cracovie, reçoit l'ordre de rejoindre son poste aux Légions de Pilsudski, quand éclate la guerre).

Il était déjà 3 heures ; nous devions être prêts dans deux heures.

Toute la maison était à l'envers. Chacun jetait dans ma malle les objets qui lui semblaient nécessaires pour partir en voyage et à la guerre. Moi-même, je ne me rendais pas très bien compte de ce qu'il fallait emporter, car je n'avais aucune idée de ce que l'on me demanderait ; je pris une partie de mon équipement, un peu de linge et quelques modestes vêtements civils. Malgré ma folle précipitation, je décidais cependant de prendre un bain.

Pendant que je pataugeais avec délices dans la baignoire, j'entendais la voix de ma mère derrière la porte :

— C'est ainsi que tu te prépares à la guerre ? Dépêche-toi, tu n'arriveras jamais à temps !

De tels reproches ! moi qui m'attendais à des scènes de larmes et de désespoir. Ils sont restés dans ma tête tout le temps que dura la « campagne » comme quelque chose d'étrangement fortifiant, et je ne les oublierai jamais... Le dernier adieu fut tout à fait tranquille et calme, comme si nous devions nous revoir le plus naturellement du monde, quelques jours plus tard...

DANS LA PATRIE RECONQUISE

(Elle arrive avec la Première Brigade dans une petite ville polonaise).

Je me sentais comme chez moi à Slomniki, et dans

l'obligation de faire « les honneurs de la ville » ; je désirais que tout fut réussi. Je m'occupais même du dîner, qui dépendait entièrement de l'équilibre des miliciens courant de tous côtés dans la joie et le désordre.

J'allais aussi à la commune avec Belina et deux autres personnes ; là, le secrétaire, qui tremblait légèrement d'émotion, dut remettre entre les mains de Belina la caisse et tous les livres. Il y avait une multitude de portraits du tsar et de sa famille, réunis pour des fêtes anniversaires, etc. Quel admirable moment ce fut lorsque Belina tira son sabre et fendit l'énorme portrait de Nicolas II !... ensuite les autres soldats piquèrent les autres tableaux au bout de leurs baïonnettes (car ils avaient encore les fusils de l'infanterie). Pendant un moment, régna un bruit formidable de verre cassé, des débris de toutes sortes, des cadres brisés et des papiers arrachés jonchaient le sol. Quelques-uns n'ont vu dans ces gestes qu'un ridicule enfantillage, pour moi ils symbolisaient la fin de notre esclavage...

L'ENTREE DES LEGIONS A KIELCE

(Zawisanka, qui ne doit plus être connue de personne, puisqu'on lui a confié le service périlleux des renseignements, assiste en se cachant, à l'entrée des Légions à Kielce, en Pologne dite russe).

Nous nous installons quelque part près de la route, en évitant volontairement un groupe de jeunes filles que nous connaissions et qui avaient apporté avec elles des bouquets de roses pour les jeter à Pilsudski. Il ne m'était, hélas ! pas permis de me joindre à des manifestations aussi voyantes.

J'étais peut-être encore plus émue qu'à Stomniki. De toute façon, nous étions déjà dans l'intérieur du pays. Notre entrée à Kielce était comme le symbole de l'occupation de la partie sud du Royaume... Je me représentais déjà ma terre natale comme servant de base d'opérations à l'armée polonaise, base qui lui avait tant manqué lors de la dernière insurrection...

Enfin, un chant lointain arriva jusqu'à nous et l'écho affaibli de quelques centaines de pieds marchant en cadence... Un moment après, une colonne grise apparut sur la route. En tête et à cheval, avançaient lentement trois officiers supérieurs que je reconnus immédiatement : Pilsudski, Somkowski et Swietopelk. Le « général en chef » allait tranquillement, le corps légèrement penché en avant ; il envoyait à la ville son regard inoubliable, à la fois si confiant et si aigu...

... — Saluez ! criait Madame Filykowska, qui le suivait quelques pas en arrière.

Mais, sur la route, la foule restait muette. Les jeunes filles jetèrent leurs fleurs juste devant les chevaux. Un officier d'infanterie sauta à terre et ramassa quelques roses. Un fantassin du premier groupe, en ramassa encore une ; les autres passèrent en foulant aux pieds cet hommage auxquels ils avaient droit ; ils ne le voyaient même pas. Ils allaient, mortellement fatigués, couverts de poussière des pieds à la tête, succombant sous le poids, encore nouveau pour eux, des sacs et des carabines, mais plus encore écrasés par ce silence de leurs compatriotes.

Tout à coup, un chant majestueux et qui m'était encore inconnu, s'éleva au hasard des rangs ; j'en saisis quelques mots seulement :

« Par nos souffrances et par nos peines
« La Pologne se relèvera et vivra ;
« La Pologne se relèvera et vivra ! »

J'en étais profondément certaine, et je regardais nos soldats avec un grand amour.

Ils passèrent. Un peu plus loin, près de la cathédrale, le chant éclata plus puissant. Sur la route, les roses gisaient, déchirées, foulées aux pieds, souillées de poussière ; de-ci de-là l'une d'elles brillait encore semblable à quelque goutte de sang.

DANS LES REMOUS DU COMBAT

... Nous arrivions précisément dans le jardin de la gare, lorsque Szara m'appela de la fenêtre du rez-de-chaussée de la maison opposée. Je réglai le cocher et je me précipitai dans la maison. Près de la porte, quelques gardes et des miliciens ; dans le fossé, à côté du jardin, Sep, Stary et Sawicki étaient couchés, baïonnettes au canon, prêts à tirer. Szara demeurait dans un appartement privé, elle avait avec elle des papiers précieux ; je trouvais aussi dans cet appartement deux personnes du service civil : Danilowski et Ola Szczerbinska (1), que je voyais alors pour la première fois. Tous deux venaient à peine de se faufiler à travers le jardin de l'Hôtel-de-Ville, où l'on commençait déjà à « mettre de l'ordre », lorsque brusquement, des cosaques surgirent dans la cour.

Quand on nous l'apprit, les balles sifflaient déjà dans la rue voisine.

La journée du 15 août 1914 a marqué le point culminant de nos souffrances. A l'aube, une paysanne qui portait du lait ou du beurre, arriva à la cuisine ; elle nous expliqua à travers ses sanglots, qu'elle venait de voir mourir un jeune fusilier, cloué à terre par un cosaque d'un coup de pique. Madame F..., tremblait tout entière en nous le répétant. J'essayais de lui démontrer que ce n'était peut-être pas vrai. Mais, son émotion, jointe à l'horreur de cette nouvelle, agissait sur tout le monde, et sur moi également. Une autre nouvelle qui courait la ville, brisa mes derniers restes de résistance et d'énergie : aujourd'hui ou demain, dans l'après-midi, les Russes doivent pendre, place du Marché, dix-sept fusiliers prisonniers, et il sera sévèrement interdit d'ensevelir leurs corps.

Cela devenait au-dessus de mes forces. J'avais la nette impression que je ne survivrais pas à une telle catastrophe. Dans mon cerveau en fièvre, se glissaient des visions tragiques de l'histoire d'Antigone... Pour la première fois, le désir de la mort m'envahit, violent, irrésistible comme la sensation de faim, jusqu'à éprouver la tentation de me jeter sur la lance du premier cosaque venu, sans attendre les atrocités qui devaient suivre...

Je me tenais près du jardin, luttant avec mes derniers restes de conscience, contre cette tentation, lorsque je remarquai tout à coup comme un mouvement en sens inverse dans les détachements de cavalerie. Des centaines de Cosaques commençaient à affluer de Bialogon vers Kielce...

Un moment après, alors qu'on ne s'y attendait nullement, les canons se mirent à gronder d'une voix déjà connue, mais que nous saluâmes comme une annonce de délivrance. Une joie folle nous saisit, nous rattachant à la vie, comme si brusquement la main de fer qui nous étranglait, avait desserré son étreinte. Le fait que la lutte d'artillerie se rapprochait, nous prouvait que le flot moscovite était en train de se retirer. Il annonçait peut-être sa défaite, et peut-être le retour rapide des nôtres...

Tout d'abord les canons russes de Szydlowek grondèrent seuls ; au bout d'un certain temps, d'autres canons leur répondirent du côté de Morawica, des Autrichiens, sans doute. Dans ce merveilleux duo, nous commençâmes à distinguer la voix des deux genres d'obus.

Nous nous aperçûmes avec une grande joie, que, très souvent, les obus russes n'éclataient pas. Au bout d'une heure environ, une pièce se tut à Szydlowek, puis une autre... Notre jardin se trouvait exactement dans la ligne de feu, cependant aucun de nous ne pouvait se décider à aller se cacher dans les caves préparées exprès pour cet usage ; la vue que nous avions était vraiment trop belle en comparaison des jours effrayants que nous venions de vivre.

Nous nous en abreuviâmes aussi profondément que l'homme à moitié empoisonné par des effluves d'un souterrain pourri, et qui peut enfin respirer l'air frais à pleins poumons. Notre plus grande joie, ce fut la vue des détachements de cosaques qui s'enfuyaient d'un trot rapide, du côté de Checim et de Morawica. L'un d'entre eux qui s'enfuyait au galop, perdit même en route sa czapka et sa lance.

(1) Devenue la Maréchale Alexandrine Pilsudska.



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Une Prière à vous, Lecteur

Cher Lecteur, nous faisons de notre mieux pour vous intéresser et vous plaire.

Et vous, voulez-vous épargner des soucis à notre administration, du travail à nos dactylos, de l'argent à notre caisse ?

Oui, bien sûr ! Alors, n'attendez pas de recevoir un avis pour nous envoyer le don que vous destinez cette année à notre Association, et qui vous assure l'envoi de notre Revue.

Merci pour votre amitié fidèle. Merci pour votre générosité. Merci de devancer notre appel !



NOS AMIS DU COLLÈGE DE WEGROWIEC (Voir page 29)

UNE ADRESSE DES ANCIENS COMBATTANTS

Notre ami le Docteur BAROT, l'auteur du beau livre « Notre Sœur la Pologne » a fait adresser au Gouvernement Polonais le message suivant des Anciens Combattants de l'Anjou :

« Les Anciens Combattants de l'Anjou, des Armées de terre et de mer, réunis en un banquet amical le 11 Novembre 1928 à l'occasion du X^e anniversaire de l'Armistice,

« Adressent au Gouvernement polonais l'expression de leurs compliments les plus sincères à l'occasion du X^e anniversaire de la Résurrection de la grande Démocratie-sœur de l'Europe centrale, persuadés qu'ils sont que la Paix de l'Europe ne sera assurée que par l'union étroite et éternelle de la France et de la Pologne, les seules nations occidentales qui n'ont jamais été en guerre l'une contre l'autre.

« Pour le bureau, le Président du banquet,
(Signé) D^r L. BAROT,

Ancien maire d'Angers, vice-président de l'U.N.C.
Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

M. Pierre GARNIER, élève de l'École Polytechnique, a pris l'initiative de la fondation d'un groupement d'Amis de la Pologne dans notre grande École nationale.

Déjà 43 adhérents se sont inscrits, 25 ont demandé à suivre nos cours de polonais par correspondance, tous veulent correspondre avec des étudiants polonais.

Plusieurs séances seront consacrées au cours de l'année aux questions polonaises.

Un voyage en Pologne est envisagé pour l'été prochain.

A L'UNION DES FAMILLES

Le samedi 8 Décembre, les Amis de la Pologne ont offert une soirée polonaise au public de l'Union des Familles, avec la collaboration de M. DUSSAUZE.

La grande salle de la rue Vigée Lebrun était comble, avec un auditoire de plus de 500 personnes.

Notre jeune collaborateur, M. FILLIOL, présenta dans une brève allocution les grands traits de la reconstitution nationale de la Pologne. Il le fit d'une voix bien timbrée avec une parfaite connaissance du sujet. Très applaudi, il présenta ensuite une série de projections sur les villes et les campagnes polonaises.

Une pièce en un acte de Koziebrodski traduite du polonais, « Mon oncle arrive », fut jouée par la troupe des Amis de la Pologne.

Monsieur KROCZYNSKI joua le rôle du timide avec des tics et des naïvetés qui transportèrent les spectateurs. Monsieur LANDY interpréta le rôle du neveu avec les dons qu'on lui connaît de fougue, de chaleur, tempérés d'ironie. M. BARRIERE nous campa un oncle autoritaire et trépidant. Le rôle de la soubrette fut tenu avec un admirable naturel et Madame RIEU fut une très agréable fausse nièce.

La chorale sous la direction de M. FISZER fut absolument merveilleuse dans ses chœurs mixtes coupés de solos.

Nos ballets furent applaudis et bissés comme d'habitude. Il y brilla une étoile nouvelle, Mlle JADWIGA HRYNIEWICKA qui dansa avec M. KROCZYNSKI. Une plastique implacable, des mouvements pleins de la joie de vivre, elle enivra le public. Mais les danses ne purent être répétées, car nos danseurs étaient attendus... par M. le Président de la République !

AU CLARIDGE

En effet, l'Union des Associations des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures de Commerce nous avait demandé le concours de nos ballets pour le grand bal qu'elle organisait le samedi 8 Décembre au Claridge Hôtel et au cours duquel furent reçus M. Gaston DOUMERGUE, et les membres du Gouvernement.

M. VALLIN, organisateur du bal avait vu nos ballets à la dernière fête du Lycée Louis le Grand et tout à fait charmé, avait décidé de les présenter aux membres de son Association.

A COLMAR

Notre Comité de Colmar s'est reconstitué, après le retour à Colmar de son éminent fondateur, sur les bases suivantes :

Président :

M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur Général près la Cour d'Appel.

Vice-Présidents :

M. FEHNER, Avocat à la Cour ;

M. LOISON, Conseiller à la Cour ;

M. SCHAEDELIN, Vice-Président au Tribunal Civil.

Secrétaire-Trésorier :

M. DIETRICH, Greffier à la Cour.

Secrétaire-adjoint :

Mlle STEGER, Professeur.

Assesseurs :

Mlle SIMON, Professeur ;

M. le Capitaine BOUTMY ;

M. KRUMHOLTZ, Proviseur du Lycée Bartholdi ;

M. BILGER, rentier.

A BOULOGNE-BILLANCOURT

Sur l'initiative de la section de Boulogne-Billancourt de l'Association Philotechnique, et grâce au dévouement de son Secrétaire Général, M. VACQUIER, une grandiose soirée franco-polonaise eut lieu le 6 Décembre 1928, dans la Salle des Fêtes de Boulogne-sur-Seine. Plus de 700 personnes enthousiastes étaient venues apporter le témoignage de leur sympathie pour la noble nation polonaise. Après une allocution de M. VACQUIER, une conférence sur la Musique Polonaise fut faite par M. Philippe POIRSON qui exprima tout le charme contenu dans les chants et dans les airs de danses des paysans polonais, et qui montra comment les plus célèbres compositeurs polonais, en particulier Chopin, puisèrent leur inspiration dans ces motifs populaires. Des applaudissements prolongés accueillirent cette conférence qui avait été écoutée avec une attention soutenue.

Une partie musicale suivit où furent successivement acclamés l'art vocal et le goût de Mme ONYSZKIEWICZ, le talent de virtuose de Mlle MARECKA, le charme du ténor TWORZOWSKI, et le chœur dirigé par M. le Professeur FISZER, qui interpréta avec des nuances exquis quelques chants nationaux et populaires polonais.

Ce fut une soirée inoubliable dont il convient de féliciter chaleureusement nos amis de l'Association Philotechnique, et en particulier M. VACQUIER.

Un groupe d'Amis de la Pologne vient de se fonder à Boulogne-sur-Seine, et nous le devons à M. VACQUIER. Jusqu'à présent, 36 adhérents s'y sont inscrits.

LES TOMBES FRANÇAISES A BYDGOSZCZ

Le Général VERILLON, Président de notre Comité de Cherbourg nous fait tenir les précisions suivantes :

Vous vous souvenez que les Amis de la Pologne qui, en votre compagnie, ont visité en 1927 le cimetière de Bydgoszcz, ont pu constater avec émotion combien soigneusement et pieusement étaient entretenues par nos Amis polonais les tombes des 23 soldats français morts en captivité en 1870-71.

Ces tombes n'ayant pu être identifiées, rien n'indiquait qu'elles contiennent les restes de soldats français — et il y avait là une lacune à réparer.

En ma qualité de vice-président du Comité de Cherbourg du Souvenir Français, je m'en suis ouvert auprès du Général Ferré, président général du S. F. Celui-ci a fait immédiatement procéder à des recherches et à des démarches (en Pologne et en Allemagne) qui furent longues et compliquées parce que les Allemands avaient emporté les archives de Bydgoszcz, en évacuant la ville après la guerre.

Elles ont cependant fini par aboutir dans le courant de la présente année et le Général Ferré a pu me communiquer les noms et les dates de décès de nos compatriotes morts au service de la France.

Toutefois l'identification de chacune des 23 tombes n'était pas possible, parce qu'aucun nom n'avait été inscrit sur elles, au moment de l'inhumation. Le S. F. ne pouvait donc songer à envoyer à Bydgoszcz, comme il en avait l'intention, des plaques individuelles en métal, pour les faire placer sur chacune des tombes.

M. le Vice-Amiral Biergell, qui, comme vous le savez, consacre les loisirs de sa retraite à s'occuper de l'entretien des tombes militaires et qui, à ce titre, reçoit communication de la liste des noms, vient de me faire connaître les dispositions prises par le gouvernement polonais, pour régler cette question.

23 croix en béton, du modèle adopté pour les tombes militaires, vont être envoyées à Bydgoszcz. Une plaque émaillée, portant l'inscription collective des noms, sera mise en bonne place à portée des tombes.

Je m'empresse de vous communiquer cette nouvelle, car nous ne pouvons qu'être très reconnaissants au Gouvernement polonais de la mesure qu'il a bien voulu prendre et aussi à l'amiral Biergell pour toute la peine qu'il s'est donnée et la part active qu'il a prise en cette circonstance.

De pareils faits montrent bien l'attachement réciproque de nos deux pays.

A ALGER

Le vendredi 23 novembre, à 17 heures, au Cercle Militaire, salle des Maréchaux, a eu lieu la réunion bi-mensuelle de la Société de Géographie, sous la présidence du général de BONNEVAL, assisté de M. de SAMBEUR, président de la section d'histoire et d'archéologie.

L'ordre du jour appelle la 2^e conférence de Mlle CWIK, professeur honoraire d'école normale, sur Chopin en France, de 1830 à 1849.

Le président rappelle que la conférence fait sa 5^e conférence à la Société. Il lui donne la parole devant une nombreuse assistance très attentive. En un français très pur, une diction des meilleures, une voix sympathique, la conférencière fait revivre, en des pages très documentées, l'histoire si intéressante du grand pianiste compositeur.

Les applaudissements saluent la péroraison de la conférencière. Mme TRUDY-CAPORAL s'assoit au piano. La pianiste-concertiste a un jeu qui fait rendre à l'instrument les douceurs et les sonorités à la façon de Chopin, dont elle est une très intéressante interprète. Elle fait remarquer son beau talent d'exécutante. Les applaudissements se répètent à chacune des compositions qu'elle fait entendre et le président remercie encore la conférencière et l'habile concertiste, qui ont permis cette belle réunion.

(Extrait de la presse locale).

DIVERS

Angoulême. — M. André THERIVE a donné au théâtre d'Angoulême le 4 Décembre une conférence sur son récent voyage en Pologne. Les Amis de la Pologne ont été heureux de prêter à M. Edgar LAFON leur superbe collection de films pour illustrer la conférence.

A l'entr'acte, des cartes postales polonaises furent offertes au public. M. LAFON a fait tenir aux Amis de la Pologne une somme de 100 francs pour leur fonds d'éditions en souvenir de cette manifestation si bien réussie.

Commercy. — Les Amis de la Pologne ont eu le plaisir de mettre à la disposition de M. CROIX, Principal du Collège de Commercy, leurs documents et leurs projections pour l'organisation d'une séance sur la Pologne.

NOS EDITIONS

La collection des études des Amis de la Pologne va s'enrichir incessamment d'une remarquable étude établie par Mme Aura WYLEZYNSKA, femme de lettres bien connue à Paris et à Varsovie : « L'émigration polonaise en France » passe en revue les divers aspects de la vie des émigrés polonais à Paris au XIX^e siècle : leur arrivée, les réunions de l'hôtel Lambert, les cérémonies patriotiques, les œuvres et institutions, etc...

Cette brochure ou plutôt ce petit volume de 68 pages, illustré de dessins de Xavier KOZMINSKI sera envoyée à tous ceux de nos lecteurs qui nous en adresseront la demande.

L'on nous demande bien souvent quels ouvrages il convient d'acheter pour prendre une connaissance assez complète des questions polonaises. Afin de répondre à cette demande, nous avons établi le catalogue des principales publications qui ont paru en français sur la Pologne et nous l'avons inséré dans le numéro de Décembre 1928 de notre revue. Un tirage à part de ce catalogue nous permettra de satisfaire aux demandes qui nous parviendront par la suite.

NOS GROUPES SCOLAIRES

Le Puy. — L'Ecole Normale d'Instituteurs du Puy nous envoie cette année 40 francs et nous demande nos publications pour tous ses élèves.

Guéret. — M. LAFONT, Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Guéret renouvelle l'adhésion de ses élèves et de son personnel à notre œuvre et opère un premier versement de 20 francs à notre fonds d'éditions.

Bergerac. — M. BROUSSE nous envoie de la part du Collège de garçons un second versement de 47 francs.

Mirecourt. — Nous retrouvons cette année nos bons collaborateurs de la Coopérative Normalienne de Mirecourt qui nous adressent la somme de 50 francs pour nos publications.

Rennes. — M. André DURAND, Elève-Maitre de l'Ecole Normale d'Instituteurs, répand activement nos éditions de cartes postales parmi ses amis.

NOS CORRESPONDANTS

A Wegrowiec

Nous recevons du Collège de garçons de Wegrowiec (Poznanie) des lettres toutes charmantes. La dernière était accompagnée de la photographie de nos jeunes amis de la cinquième classe du Collège, entourant leur professeur de langue française.

ECHANGES DE CORRESPONDANCES

21 élèves du Collège de Jeunes Filles de Soissons (Aisne) de 15 à 18 ans, désireraient échanger des correspondances avec des jeunes filles polonaises du même âge. Adresser toutes les lettres à Mlle WYSZLAWSKA, Directrice du Collège de Jeunes Filles à Soissons (Aisne).

Le Groupe d'Amis de la Pologne qui vient de se fonder au Collège de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), sous la direction de M. Marie-Cardine, serait heureux d'échanger des correspondances avec des étudiants polonais.

Dons

M. BALDOMI nous a remis un cadeau très important : Plusieurs années du « Bulletin Polonais » d'avant la guerre.

Nous aurons là une mine inépuisable de documents, de renseignements et de traductions. Le Bulletin Polonais est maintenant à peu près introuvable et nous ne saurions assez remercier notre généreux ami.

Deux poètes nous ont fait hommage de compositions inspirées par la Pologne. M. Jean HUREY, Professeur à Juvisy a dédié à M. Louis MARTIN et à Mme Rosa BAILLY, deux sonnets : « Départ » (1920), « Retour » (1921) où il exprime en une langue riche et sûre les impressions de son voyage en Pologne.

M. Raymond PREVOST, Instituteur à Chuffilly Roche (Ardennes) a retracé dans un vigoureux sonnet les souffrances des Polonais exilés en Sibérie.

POUR NOS EDITIONS

Nos vifs remerciements à tous les donateurs, dont la générosité nous aide et nous soutient dans nos entreprises !

Nous ont remis :

300 fr. : L'Union des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures de Commerce.

200 fr. : Association Philotechnique de Boulogne (par M. VACQUIER).

Chacun 100 fr. : M. SCHILDT (Les Lilas), Dr TARTARIN-MALACHOWSKI, M. LAFON (Angoulême).

50 fr. : M. ROUX (Cognac).

20 fr. : M. LICHNEROWICZ.

Chacun 10 fr. : Mme KURTZ, M. HUBERT, M. VIAC, M. GALICHET.

Chacun 5 fr. : Dr MACHENAUD (Rochefort), Mlle POUZIER, M. WILLIAME (Châteaufoux), M. CROIX (Commercy), M. IMBENOTTE, Général REIBEL, Mlle LEGAY, Colonel JAMES MARTIN, Abbé BOROWSKI, Mme FOURNIER, Mme MANGE DE HAUKE.

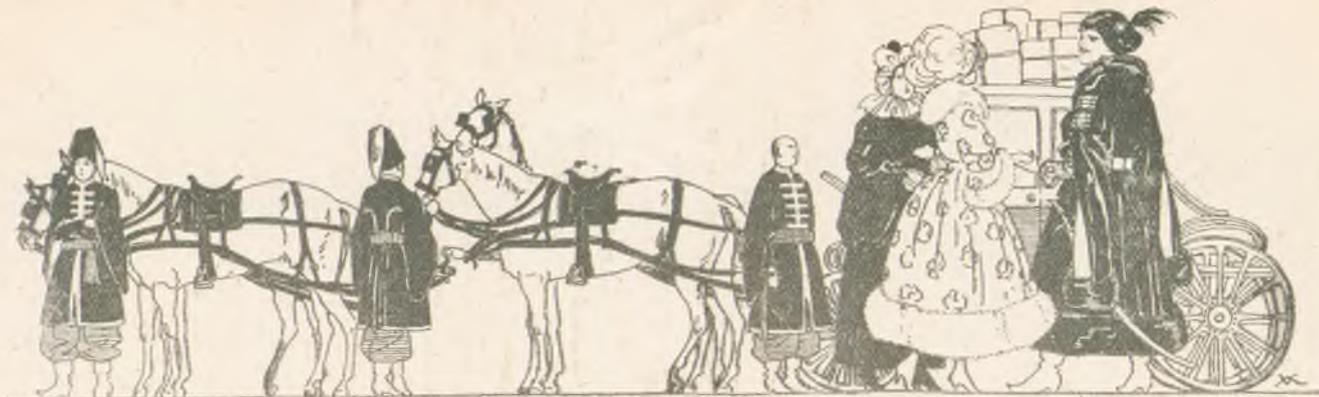
M. MARIE-CARDINE : 4 fr. ; Mlle Arlette MIQUEL : 12 fr. ; M. GIRARD : 7 fr.

Pour fleurir les tombes polonaises de Paris : M. MAX FAZY (Moulins) : 20 fr.

Une Nouvelle Revue Franco-Polonaise

C'est de Cracovie que part cette fois l'initiative de la création d'un nouvel organe de la cause franco-polonaise. Ce mois-ci, en effet, paraît le premier numéro de la revue mensuelle : « *Petit courrier de France et de Pologne* », consacrée aux littératures, langues et arts français et polonais, et en général à toutes les questions susceptibles d'intéresser à la fois les deux nations sœurs. Un groupe de Français et de Polonais habitant la vieille et savante capitale des Piast en a eu l'heureuse idée et après s'être assuré la collaboration d'un groupe d'éminents professeurs et de gens de lettres dévoués à la cause de l'amitié franco-polonaise a entrepris l'œuvre nouvelle qui, par son caractère, se différencie si nettement de toutes les publications de ce genre existant jusqu'à ce jour. Le but du « *Petit Courrier* » est très modeste : forcer l'intérêt de ses lecteurs d'ici et de là-bas par des articles concis et pourtant sans prétentions (songez que son directeur hésitait, un temps, à l'appeler « *La bonne franquette* »), des articles apportant « du nouveau », renseignant sur tout et même sur les plus humbles questions, en un mot initiant les Polonais aux choses de France, et surtout les Français à celles de Pologne, par là inclinant les uns à désirer connaître plus intimement les autres, à les mieux apprécier, à les mieux aimer.

Nous espérons que les bonnes intentions des directeurs de la nouvelle revue comme de ses collaborateurs trouveront en France un écho sympathique, et nous formons des vœux pour que leur effort soit couronné d'un succès mérité. (On s'abonne à la Librairie Franco-Polonaise, 123 Boulevard Saint-Germain, Paris, ou par un chèque postal de 20 francs adressé à M. Bernard Hamel, directeur principal de la Revue, Paris c/c 31.265).



Les Amis de la Pologne vous offrent...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Si vous êtes Parisien, et si vous disposez de vos soirées du mardi et du vendredi, venez à la Sorbonne suivre nos cours de langue polonaise. Ils ont lieu de 8 heures 1/2 à 9 heures 1/2 à l'Amphithéâtre de Chimie (Entrée 1, rue Victor Cousin, près de l'Eglise de la Sorbonne).

Ils sont professés par Mlle Madeleine Sorowska.

Ils sont suivis par des élèves de l'Ecole Normale Supérieure, des élèves de l'Ecole Polytechnique, des étudiants français et étrangers, des Françaises mariées à des Polonais, etc.

Si vous habitez la province, vous pouvez apprendre le polonais par correspondance : les Amis de la Pologne vous enverront chaque semaine les cours dactylographiés, à titre gracieux.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

DES PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Les Amis de la Pologne édifient avec patience un véritable monument de documentation exacte et variée.

Dans leurs brochures d'aspect modeste, mais auxquelles il ne manque que l'importance typographique, ils présentent les grandes figures de l'histoire, les villes, les questions politiques, les meilleures pages des écrivains...

Si vous désirez les lire, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes à titre gracieux.

Beaucoup d'entre elles sont épuisées. Mais il en paraît toujours de nouvelles, grâce aux dons toujours plus nombreux qui nous parviennent pour notre fonds d'édition.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne.*

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise.*

E. NOUVEL : *Sobieski.*

E. NOUVEL : *Kosciuszko.*

E. NOUVEL : *Poniatowski.*

S. ROMIN : *Pilsudski.*

M. WEISSEN-SZUMLANSKA : *Dans les campagnes polonaises.*

ROSA BAILLY : *Bydgoszcz.*

ROSA BAILLY : *Guide de Pologne.*

LADISLAS REYMONT : *Quelques pages.*

MICKIEWICZ : *Pages choisies.*

MARIE KONOPNICKA : *Terre à Terre et Mariette.*

A. WYLEZYNSKA : *Jeunes poètes polonais.*

BOY : *Mes Confessions.*

FREDRO : *Trois médecins pour un malade* (comédie en 1 acte).

DES CARTES POSTALES

Un des plus jolis moyens de répandre en France la connaissance de la Pologne !

Achetez nos cartes postales :

Série de 12 vues (villes, paysages) : 1 franc.

Cartes de luxe, la douzaine : 2 fr. 50.

Série de 10 vues en héliogravure, la série : 1 fr. 50.

I et II. Varsovie.

III. Czenstochowa et les paysans.

IV. La mer et l'industrie.

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, Ministre des Pensions ;
Vice-président : M. Robert SÉROT, député ;
Secrétaire générale : M^{me} Rosa BAILLY ;

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER ;
Déléguée générale a Varsovie : M^{me} SEKOWSKA ;
Déléguée gén. en France : M^{lle} Hélène KRZANOWSKA ;

Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

COMITÉ D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — Président : M. NOUVEL, Préfet des Etudes à St-Barbe ; vice-présidents : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; secrétaire générale : M^{lle} POLLET (Fénelon) ; trésorier : M. TRESSE, Inspecteur général ; délégués : M. VERNIER M^{lle} PIEDZICKA.

COMITE DU QUARTIER LATIN. — Directeurs : MM. POIRSON, SOUTY, CLÉMENT, M^{lle} DE LA CHASSAGNE.

COMITÉ DE RECEPTION. — Directeurs : Prince DE MEDICIS ; M^{mes} DE VAUX-PHALIPAU, AMEUILLE, PAPILLAUT (Henriette Hervé)

SECTION D'ETUDES. — Directeur : M. CHARLES-HENRY.

SECTION D'ART DRAMATIQUE. — Directeurs : MM. Paul OETTLY, de l'Odéon, et J. KROCZYNSKI

SECTION DE TOURISME. — SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE. — FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.

Comités et Groupements Régionaux

VERSAILLES. — Président : Général EON

CHARTRES. — Président : M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie ; secrétaire général : M. René POIRIER

NOGENT. — Directeur : M. LEJOUR, Directeur d'Ecole

CAEN. — Président : D^r LÉBOUCHER.

St-LO. — Président : M. PLENNEAU, Inspecteur d'Académie ; Secrétaire : M^{me} BENOIT.

LE HAVRE. — Président : Amiral UDELOT ; vice-présidents : MM. A. DUBOSC, Césaire LE GRAND, Proviscur ; secrétaire général : M. LIEURY ; trésorier : M. CHOLET.

CHERBOURG. — Président : Général VÉRILLON ; vice-président : M. BRIÈRE ; secrétaire : M. POSTEL.

LE MANS. — Président : Colonel DEBAINS ; secrétaire général : M. AILLOUD.

ANGERS. — Président : D^r BOQUEL ; vice-président : M. le Chanoine URSEAU ; trésorier-archiviste : M. J. MOISAN.

SAUMUR.

BLOIS. — Président : M. DAUNOIS, Directeur d'Ecole Normale.

RENNES. — Président : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des Lettres ; secrétaire générale : M^{lle} Hélène KRZANOWSKA.

LAVAL. — Présidente : M^{me} LERIMOD, Présidente des Femmes de France ; Secrétaire : M^{lle} GLINCHE.

NANTES. — Président : M. LYNIER, Sénateur, Président de la Société de Géographie ; secrétaire : M^{me} POIRIER.

POITIERS. — Président : M. AUDINET, Professeur à la Faculté de Droit ; vice-président : M. CAILLAUD, Négociant ; trésorier : Commandant GUILLEMINOT.

CHATELLERAULT. — Président : M^e JAMET, Avocat.

CHOLET.

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY. — Président : M. Arthur BONNET ; secrétaire : M. SALOMON.

LA ROCHELLE. — Directeur : D^r DROUINEAU.

ROCHFORT. — Délégué : M. Pierre MANSARD, Professeur.

COGNAC. — Président : M. Georges MENIER, Maire ; délégué : M. ROUX ; secrétaire : M^{lle} J. PINGAUD, Professeur.

BORDEAUX. — Président : M. CAMENA D'ALMEIDA ; secrétaire général : M^e LEVERNE ; trésorier : M. GADEN.

LYON. — Président : M. GHUSI, Recteur ; vice-présidents : M. PERRON, Inspecteur d'Académie, M. DUVIVIER ; secrétaire générale : M^{me} BARRETT-SPALIKOWSKA ; trésorier : C^t JOUBERT.

AUTUN. — Président : M. Paul CAZIN ; secrétaire : M^e LIMAL.

MACON. — M. DUHAIN.

LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.

CLERMONT-FERRAND. — Président : M. DESDEVISES DU DEZERT, Doyen de la Faculté des Lettres ; vice-présidente : M^{me} LHIRONDELLE.

MONTCEAU-LES-MINES.

MOULINS. — Président : M. le Proviseur du Lycée ; secrétaire général : M. Max FAZY ; trésorier : M. CLERC.

CHATEAUROUX. — Présidente : M^{me} LEBOUCHU.

AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.

MAURIAU. — Président : M. REYT, négociant ; sec. : M. LAMOUREUX ; trésorier : M. CORDIER, Professeur ; délégué : M. TOURTOULOU.

FIGEAC.

ALBI. — Président : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; secrétaire : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; trésorier : M. LEVIEUX, Directeur d'Ecole.

TOULOUSE. — Secrétaire général : M. CUGILLIÈRE.

CARCASSONNE. — M. ROUGÉ Négociant.

BEZIERS. — Président : D^r VABRE ; vice-prés. : M^{me} la Directrice du Collège ; M. BALDY ; sec. : M^{lle} TUROT, Professeur.

MONTPELLIER. — Président : M^e CHAMAYOU, ancien Bâtonnier ; vice-présidents : MM. VEDEL, Professeur à la Faculté de Médecine ; BLANCHARD, Professeur à la Faculté des Lettres ; secrétaire : Colonel COQUINET ; trésorier : Commandant BORD.

LUNEL. — Secrétaire : M. Louis ABRIC ; trésorier : M. DUAILLAR.

ALAIS.

NIMES. — Président : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; secrétaire : M^{ll} GUERRE.

TOULON. — Président : Général CASTAING, Président de l'Académie du Var ; vice-présidents : MM. FLEURET, GASQUET, M^{me} DE MORTEMART DE BOISSE ; secrétaire général : M. GIRAUD, Professeur honoraire ; secrétaire : M^{lle} Y. GIRAUD ; trésorier : M. SLIZEWICZ, Directeur de la Banque de Provence

AIX-EN-PROVENCE. — Président : M. MARTRE ; vice-présidente : M^{lle} MAEDLER ; secrétaire général : M^e GARCIN ; secrétaire : M^e DUBOIS ; trésoriers : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

MARSEILLE. — Président : Général de TOURNADRE ; vice-président : M. LEOTARD ; secrétaire général : M. Henri GACHON ; secrétaire : M^e SAUVAIRE-JOURDAN.

ARLES. — Président : M. LEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

AVIGNON. — Président : M. POINET, Ingénieur ; secrétaire : D^r GODLEWSKI ; déléguée : M^{me} FAGES-FABRE.

CANNES. — Secrétaire : M. O. SIENKIEWICZ.

EMBRUN.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BRIANÇON. — M. SECLÉT, Principal du Collège.

(A SUIVRE)